Document généré le 21 avr. 2025 10:22

Laval théologique et philosophique

L'introduction à la philosophie *Vt testatur Aristotiles* (vers 1265-1270)

Claude Lafleur

Volume 48, numéro 1, février 1992

Lectures sémiotiques de l'Épître aux Colossiens

URI : https://id.erudit.org/iderudit/400663ar
DOI : https://doi.org/10.7202/400663ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)
1703-8804 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lafleur, C. (1992). L'introduction à la philosophie *Vt testatur Aristotiles* (vers 1265-1270). *Laval théologique et philosophique*, *48*(1), 81–107. https://doi.org/10.7202/400663ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Laval théologique et philosophique, 48, 1 (février 1992)

L'INTRODUCTION À LA PHILOSOPHIE *VT TESTATUR ARISTOTILES (VERS 1265-1270)**

Claude LAFLEUR

RÉSUMÉ. – Le XIII^e siècle a eu ses «nouveaux philosophes» en la personne des maîtres de la faculté des arts. À Paris, plusieurs de ces «artiens» – pour reprendre un vieux terme français déjà usité à l'époque – ont exprimé l'idée qu'ils se faisaient de leur discipline et la haute estime en laquelle ils la tenaient dans des traités à caractère introductoire et protreptique qui remettent implicitement en question le rôle ancillaire de la philosophie, traditionnel dans l'Occident chrétien. Le petit texte anonyme étudié et édité ici pour la première fois – d'après le ms. Oxford, Corpus Christi College 283 – appartient à cette catégorie. Bien que peu original, l'éloge de la connaissance qui en constitue la trame est néanmoins représentatif – par son infléchissement syncrétiste de l'aristotélisme, de l'augustinisme et du néo-platonisme vers un rationalisme mystique – du singulier climat intellectuel répandu à l'Université de Paris dans les années précédant les condamnations de 1270 et 1277.

I. INTRODUCTION

L'intérêt de l'introduction à la philosophie *Vt testatur Aristotiles*, ainsi nommée d'après son incipit, ne réside pas dans l'originalité de son contenu doctrinal, mais plutôt dans le fait qu'elle témoigne du climat d'enthousiasme pour la philosophie qui régnait à la Faculté des arts de l'Université de Paris à la fin des années 1260 – soit juste avant les célèbres condamnations de l'évêque de Paris, Étienne Tempier, visant ce qu'on pourrait appeler le «philosophisme» (terme à la fois plus exact et plus

* Je tiens à remercier mon assistante de recherche, Joanne Carrier, qui a collaboré, avec sa compétence habituelle, à l'édition de cet opuscule. La constitution de l'index latin qui accompagne l'édition est entièrement son fait. Il me faut également exprimer ma gratitude au Président et aux *Fellows* du Corpus Christi College d'Oxford qui ont aimablement accepté qu'on reproduise ici le folio de leur ms. 283 où se retrouve l'introduction à la philosophie *Vt testatur Aristotiles*.

englobant que les étiquettes d'«averroïsme latin» ou d'«aristotélisme hétérodoxe») alors en vogue dans ce milieu[1]. Cet opuscule anonyme, imprimé ici pour la première fois, nous a été conservé – incomplet cependant puisque amputé de sa fin – par deux manuscrits oxoniens. On le retrouve d'abord dans le ms. Oxford, Corpus Christi College 283 (f. 153^{ra-rb}), où il forme le sixième élément d'un quinion (ff. 146-155) qui regroupe plusieurs introductions à la philosophie de maîtres ès arts parisiens, dont celles d'Henri le Breton, d'Aubry de Reims et d'Olivier le Breton[2]. On peut aussi le lire, en compagnie des mêmes textes et d'autres similaires, dans le ms. Oxford, Corpus Christi College 243 (f. 6^{rb-vb})[3], qui, pour cette partie, n'est qu'une copie médiate du premier[4].

Que l'introduction *Vt testatur Aristotiles* ne brille pas par son originalité – ainsi que je viens de l'affirmer – est pour le moins un euphémisme. En fait, il n'est pas une seule ligne de ce texte qui ne soit empruntée. Sauf pour les premières phrases (§ 1), on peut même préciser que les sources effectivement utilisées par l'auteur-compilateur d'*Vt testatur Aristotiles* sont d'autres introductions à la philosophie de *Magistri* parisiens. Le détail de ces emprunts est indiqué ci-dessous dans l'annotation critique qui accompagne l'édition. Je me contenterai ici d'en faire ressortir les points saillants. Le début (§§ 2-4) d'*Vt testatur Aristotiles* trahit l'influence combinée de l'introduction à la philosophie *Vt ait Tullius*[5] et de la *Philosophia* d'Aubry de Reims[6].

1. On peut lire les 13 articles condamnés en 1270 et les 219 autres ayant subi le même sort en 1277 dans Heinrich DENIFLE et Émile CHÂTELAIN, *Chartularium Vniuersitatis Parisiensis*, Paris, Delalain, 1889, T. I, n° 432, pp. 486-487 et no 558, pp. 543-560. En ce qui concerne la seconde série de condamnations, on en trouve une liste réorganisée de façon systématique dans Pierre MANDONNET, *Siger de Brabant et l'averroïsme latin au XIIIe siècle*, Deuxième édition revue et augmentée, Louvain, Institut supérieur de philosophie de l'université, 1908, T. II, pp. 175-191. Voir aussi Roland HISSETTE, *Enquête sur les 219 articles condamnés à Paris le 7 mars 1277*, Louvain, Publications universitaires/Paris, Vander-Oyez, 1977; *Id.*, «Étienne Tempier et ses condamnations», *Recherches de Théologie ancienne et médiévale* 47 (1980), pp. 231-270.

2. Ce manuscrit fait l'objet d'une description complète dans Claude LAFLEUR, *Quatre introductions à la philosophie au XIII^{e} siècle. Textes critiques et étude historique*, Montréal-Paris, 1988, pp. 46-58. Il s'agit d'un assemblage factice de cahiers qui regroupe des textes datant du XII^{e} et du XIII^{e} siècle et reflète l'intérêt de son premier possesseur, Guillaume de Clara (William of Clare), pour le *quadriuium* en général et l'astronomie en particulier. Le cahier où l'on retrouve le recueil d'introductions à la philosophie retenant ici notre attention a probablement été copié à Paris, vers la fin des années 1260 ou au début des années 1270, sur un modèle déjà existant, suite à une commande de Guillaume de Clara qui séjournait alors dans cette ville. De retour en Angleterre à la fin de l'été 1277, ce dernier offrit le présent manuscrit – ainsi que plusieurs autres qu'il possédait – à l'abbaye bénédictine Saint-Augustin de Cantorbury, où, dans sa trente-cinquième année, il revêtit l'habit monacal. Après la dissolution de l'abbaye, notre manuscrit appartint à Christofer Wase († 1690), *socius* du Corpus Christi College d'Oxford, qui en fit don à sa bibliothèque. – Ces éléments de critique externe – la provenance du quinion concerné et la nature de son contenu – manifestent clairement l'origine parisienne d'*Vt testatur Aristotiles* et sont en parfait accord avec les résultats de la critique interne (voir, ci-dessous, l'apparat des sources accompagnant l'édition).

3. Pour la description de ce manuscrit plus tardif – copié en entier par Frédéric Naghel d'Utrech à l'Université d'Oxford, son *alma mater*, en 1423 –, voir *ibid.*, pp. 58-64.

4. Pour la démonstration de la dépendance du ms. Oxford, C.C.C. 243 par rapport au ms. Oxford, C.C.C. 283, voir LAFLEUR, *Quatre introductions*, pp. 104-107.

5. Antérieure à 1260, cette *Philosophia* – contenue dans le ms. Paris, Bibliothèque Nationale, nouvelles acquisitions latines 1374, ff. 11va-12^{vb} – est tout ce qui subsiste d'un commentaire anonyme sur l'*Isagoge* de Porphyre (cf. LAFLEUR, *Quatre introductions*, pp. 393-394). M. Gilbert Dahan en prépare actuellement

C'est encore sur l'ouvrage d'Aubry que s'appuient surtout les paragraphes suivants (§§ 5-9). Finalement, tout le reste de notre texte (§§ 10-15) reproduit – le plus souvent presque littéralement, parfois un peu plus librement – un large extrait d'un opuscule anonyme, *Felix nimium*[7], qui, pour le passage emprunté, s'avère lui-même n'être essentiellement qu'un résumé d'*Vt ait Tullius*.

Bien que selon nos critères actuels tous les maîtres ès arts du XIII[e] siècle soient plus ou moins plagiaires – la mentalité de l'époque n'imposant pas aux auteurs le même impératif d'originalité qu'aujourd'hui –, il peut sembler malgré tout que l'auteur-compilateur d'*Vt testatur Aristotiles* passe les bornes de ce qui est acceptable. Si, en plus de son manque flagrant d'originalité, on tient également compte du fait que notre texte est structurellement déficient – il est en effet le seul spécimen de son genre littéraire, avec *Felix nimium*, l'une de ses sources immédiates, à ne pas posséder une section expressément consacrée aux définitions de la philosophie[8] –, on peut vraiment se demander pourquoi pareille compilation a été insérée dans un recueil d'introductions à la philosophie à côté d'ouvrages bien structurés et plus substantiels[9]. Serait-il erroné de répondre à cette question en disant que c'est à cause du «message» – non original, certes, mais alors à la mode chez les artiens – véhiculé par cette juxtaposition – ce «collage» – de morceaux glanés en divers endroits? C'est ce qu'il faut voir de plus près en passant son contenu en revue.

II. ANALYSE DU CONTENU

Dans son état actuel, plus de la moitié de notre opuscule (§§ 1-10) est occupée par un prologue qui, en s'appuyant fortement sur les grands auteurs, s'efforce de mettre en évidence le rôle primordial que joue la connaissance – désignée indifféremment par les termes «*scientia*» ou «*philosophia*» – dans la destinée humaine. L'autorité

l'édition (cf. Gilbert DAHAN, «Les classifications du savoir aux XII[e] et XIII[e] siècles», *L'enseignement philosophique* 40, 4 [1990], p. 11, n. 27).

6. Comme l'a montré son récent éditeur, l'auteur de cette introduction à la philosophie doit être identifié avec le maître ès arts qui fut élu recteur de l'Université de Paris à Noël 1271 et la date de composition de son ouvrage ne peut pas être reculée notablement après 1265: cf. René Antoine GAUTHIER, «Notes sur Siger de Brabant (fin). II. Siger en 1272-1275; Aubry de Reims et la scission des Normands», *Revue des sciences philosophiques et théologiques* 68, 1, 1984, pp. 3-48.

7. Il s'agit d'une introduction à la philosophie qui nous a été partiellement conservée par le ms. Oxford, Corpus Christi College 283 (ff. 148[va]-149[ra]), où elle forme un texte adventice fusionné à la *Philosophia* d'Henri le Breton. Pour la dépendance de *Felix nimium* par rapport à *Vt ait Tullius*; voir LAFLEUR, «La *Philosophia* de maître Henri le Breton», Appendice III (à paraître dans un prochain numéro des *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*).

8. Rappelons brièvement les éléments de la structure canonique des introductions à la philosophie des artiens du XIII[e] siècle: (1) un prologue où, sur un mode protreptique, on fait l'apologie de la philosophie; (2) une série de définitions de la philosophie; (3) une section consacrée à la division des parties du savoir; (4) une présentation de chacune des disciplines particulières ordonnée selon le schéma classificatoire fourni précédemment.

9. Comme nous l'avons déjà mentionné, cet agencement de textes a été repris dans le ms. Oxford, Corpus Christi College 243.

d'Aristote est d'abord invoquée pour illustrer, à l'aide d'une métaphore comparative de l'or et des métaux vils, la supériorité de l'homme par rapport aux autres animaux. On ne s'étonnera pas outre mesure de constater, à l'examen, que cet adage ne dérive que de très loin du passage allégué de l'*Histoire des animaux* (I, 7, 491 a 20-21) – Alain de Lille ne nous a-t-il pas averti, en effet, que, pour les écrivains de son époque, les *auctoritates* sont comme des statues dont le corps est d'airain mais le nez de cire, de sorte qu'on peut à sa guise en modifier la physionomie? Un autre exemple – encore plus évident – de distorsion de la source utilisée nous est donné par le prochain emprunt, qui s'appuie, d'ailleurs, sur la suite immédiate (lignes a 22-23) de l'extrait sus-mentionné de l'*Histoire des animaux*, où le Stagirite dit que «l'homme est nécessairement pour nous le plus connu des animaux». Cette remarque banale – médiatisée par les florilèges médiévaux et transposée, jusqu'à devenir méconnaissable, dans le langage de la théologie chrétienne – est alors implicitement mise à profit pour fixer la place de l'homme au sommet de la hiérarchie créationnelle. Tout en évoquant pour la première fois le dualisme anthropologique – thème d'origine platonicienne destiné à devenir ici un leitmotiv –, le § 1 se termine en justifiant l'excellence de la dignité humaine par le fait que, contrairement aux autres animaux, l'homme possède, outre sa nature corporelle, une nature spirituelle qui lui permet de tendre vers la fin la plus noble, c'est-à-dire vers le bonheur suprême.

L'eschatologie de l'âme humaine est précisée, au paragraphe suivant (§ 2), par une citation de *La source de vie* du néo-platonicien juif Salomon ibn Gabirol (l'Avicebron des Latins). Comme l'a très bien montré R. A. Gauthier[10], l'idée développée dans ce passage du *Fons uite* s'inscrit dans un complexe doctrinal familier aux artiens du XIII[e] siècle: à la croyance de Platon en la perfection originelle de l'âme ultérieurement compromise par son union avec la matière, on opposait la thèse syncrétiste d'une âme imparfaite au départ mais se perfectionnant ensuite grâce à son contact avec le corps (Aristote), auquel d'ailleurs elle serait unie justement pour acquérir la perfection qui lui manque (Avicenne), et cela afin d'atteindre sa fin ultime en rejoignant un monde meilleur (Avicebron). On décèle ici, sous-jacent, le schéma néo-platonicien de procession et de retour, «épopée métaphysique» dont il est significatif de voir le compilateur anonyme de notre opuscule identifier le terme – dans la foulée d'Aubry de Reims – non pas simplement à Dieu, mais, plus exactement, à sa sagesse – elle-même entendue comme synonyme de «prescience», donc de connaissance.

Une page du sententiaire Pierre Lombard, faussement attribuée à Augustin dont elle respecte assez toutefois l'inspiration authentique, décrit ensuite (§ 2) le retour de l'âme humaine au souverain bien comme une quête qui débute par la connaissance pour se transmuer en amour avant de s'achever enfin en jouissance. À la lecture de ces lignes, on ne peut s'empêcher de songer à la *Diuisio scientiarum* d'Arnoul de Provence, écrite vers 1250, où est exposée la doctrine curieuse (mais alors répandue

10. P. 195* de la préface à son édition de la *Sentencia libri De anima* de Thomas d'Aquin (*Opera omnia*, Roma, Commissio Leonina / Paris, Vrin, 1984, T. XLV, 1).

chez les artiens) d'une «*fronesis*» – conçue comme le degré suprême des vertus intellectuelles rattachées à la face supérieure de l'âme – dont le propre serait d'unir l'homme à Dieu dans la chaleur et l'intensité d'une connaissance amoureuse[11]. Cette doctrine sera reprise, une quinzaine d'années plus tard, par l'une des sources immédiates d'*Vt testatur Aristotiles*, la *Philosophia* d'Aubry de Reims[12]. Mais, chez ce dernier maître ès arts, un pas de plus est fait vers le philosophisme contre lequel allaient bientôt sévir les instances religieuses, puisque, comme l'écrit à son sujet R.A. Gauthier[13], «la connaissance amoureuse de Dieu, sommet de la perfection humaine, il ne l'appelle plus *fronesis*, il l'appelle philosophie».

Le dualisme anthropologique est à nouveau expliqué (§ 4), à la manière d'Ibn Gabirol, par un autre représentant du néo-platonisme juif, Isaac Israéli, dont le témoignage – tiré de son célèbre *Livre des définitions* (intitulé ici *Collationes* à la suite d'*Vt ait Tullius*) – insiste sur le rôle fondamental que joue la connaissance dans la détermination de l'agir moral, condition nécessaire à la rétribution de l'âme humaine par son Créateur.

Le § 5, qui constitue une sorte de conclusion à la première partie du prologue, réaffirme, avec la caution de deux «autorités», l'importance capitale de la connaissance dans l'acquisition de la béatitude. D'abord, prêtant à Isaac Israéli ce qui se lit plutôt chez le philosophe arabe Mohammad al-Ghazâlî (connu dans l'Occident latin sous le nom d'Algazel), notre opuscule voit dans la science – ou, ce qui revient au même pour lui, dans la philosophie – la clef de la connaissance de l'univers, «suprême noblesse dans la vie présente» – on notera la touche d'aristocratisme intellectuel – et «gage ultérieurement de félicité éternelle». Ensuite, il tire de l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote un adage qui, tel que formulé ici, laisse entendre que le savoir, la volonté et la constance dans l'action représentent les conditions nécessaires et suffisantes à l'atteinte du bonheur – il est intéressant de noter que semblable proposition, négligeant de faire mention de la grâce divine et affirmant l'unité infrangible de la raison et de la volonté, se retrouve, taxée de pélagianisme, parmi les articles condamnés par Étienne Tempier en 1277[14].

Puis, comme il est normal dans un développement à caractère protreptique, le prologue se poursuit (§ 6) par l'énumération de deux motifs propres à nous inciter à l'amour de la science – entendons du savoir en général. Le premier est la raison – nous serions tentés de dire le «bon sens» –, qui nous confirme qu'elle est un bien précieux (à ce chapitre notre compilateur ne manque pas l'occasion de citer, en bon professeur qu'il devait être, une maxime, alors courante dans les écoles d'après Arnoul

11. ARNOUL DE PROVENCE, *Diuisio scientiarum*, édition Claude Lafleur, dans LAFLEUR, *Quatre introductions*, p. 336, 542-553.

12. Éd. Gauthier, p. 37, 183-195.

13. *Notes sur Siger de Brabant*, p. 18.

14. DENIFLE et CHÂTELAIN, *Chartularium Vniuersitatis Parisiensis*, T. I, n° 432, art. 130, p. 551; MANDONNET, *Siger de Brabant et l'averroïsme latin au XIII^e siècle*, T. II, art. 166, p. 188.

de Provence[15], selon laquelle la science est une noble possession de l'âme qu'on ne peut garder pour soi égoïstement sans la voir rapidement dépérir, mais qui s'accroît au contraire lorsqu'on accepte de la partager généreusement). Le second est l'exemple des philosophes anciens qui n'ont pas hésité à tout abandonner pour se livrer avec ardeur à l'étude des arts libéraux.

Après cette évocation de l'âge d'or de l'humanité, débute (§ 7) la tirade obligée contre la déchéance des temps modernes, où, délaissant et même méprisant les recherches désintéressées, on s'adonne plutôt «à diverses sciences lucratives et frivoles» – notre maître vise ici ses collègues de droit et de médecine (comme quoi les récriminations des philosophes face à une université qui se dégrade en école de métiers ne remontent pas à hier!).

Si en cette période sombre l'élite intellectuelle elle-même est pervertie, que penser de la masse des hommes? Elle vit certes à la manière des animaux privés de raison et néglige la connaissance scientifique – un don de Dieu pourtant – pour se tourner de préférence «vers ce qui est vil et sensible». Un passage de *La consolation de la philosophie* de Boèce – qui n'est pas sans rappeler l'allégorie de la caverne de Platon et, surtout, la métaphore de la chauve-souris du second livre de la *Métaphysique* d'Aristote – est utilisé (§ 8) pour comparer ces brutes incapables d'apercevoir la vraie réalité – idéelle – «aux oiseaux dont la vue est illuminée par la nuit et aveuglée par le jour».

Cette diatribe s'achève (§ 9) sur le même ton par deux citations – la première attribuée à al-Fârâbî, la seconde à Boèce – que j'ai cherché en vain à repérer dans les œuvres des auteurs prétendus[16].

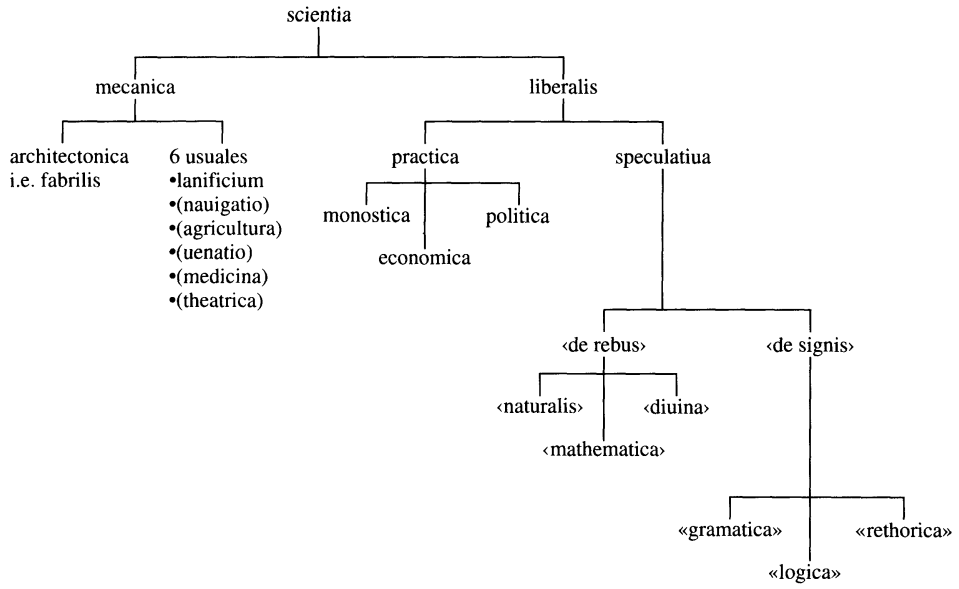
Le § 10 met un terme au prologue en imputant à l'ignorance les erreurs dans lesquelles peut tomber l'âme humaine – il y a là comme une réminiscence de l'adage socratique «nul n'est méchant volontairement». C'est encore l'ignorance qui est rendue responsable du fait que l'âme humaine dévie de son but ultime, qui est l'atteinte du bien immuable – notion typiquement platonicienne –, et que, par conséquent, elle cesse d'être à l'image de son Créateur – thème augustinien par excellence. Tout cela nous force à conclure – de dire notre auteur-compilateur – à l'inéluctable nécessité de la science, conçue comme instance régulatrice de toute activité de l'âme.

Le reste de ce qui subsiste de notre opuscule (§§ 11-15) est occupé par une division des «sciences» – le terme science étant ici étendu aux arts – qui peut schématiquement se représenter comme suit [17]:

15. *Diuisio scientiarum*, éd. Lafleur, pp. 313-314, 181-184.

16. Voir ci-dessous les notes 23 et 24 de l'apparat critique de l'édition.

17. Les mots entre parenthèses explicitent le «etc.» du § 12 en s'appuyant sur la liste traditionnelle des arts mécaniques donnée par Hugues de Saint-Victor (*Didascalicon*, II, 20, édition Charles Henry Buttimer, Washington D.C., The Catholic University Press, 1939, p. 38, 28-29). Le texte d'*Vt testatur Aristotiles* s'interrompant abruptement, j'ai complété le tableau des sciences à l'aide de sa source immédiate pour ce passage, *Felix nimium* (opuscule lui-même privé de sa fin) et d'*Vt ait Tullius* (la source immédiate de *Felix nimium*): ces suppléantes sont comprises entre crochets obliques, simples ⟨ ⟩, dans le premier cas; doubles ⟨⟨ ⟩⟩, dans le second. On peut lire les passages concernés de *Felix nimium* et d'*Vt ait Tullius* ci-dessous dans l'apparat critique de l'édition, n. 46.



Plus que le détail de cette division, somme toute assez banale pour l'époque[18], ce sont les justifications sur lesquelles elle s'étaye qui méritent de retenir notre attention.

La division générale de la science en mécanique et libérale est introduite (§ 11) par une citation libre – fréquente en pareil contexte chez les *Magistri* – du commentaire d'Eustrate de Nicée sur l'*Éthique à Nicomaque* (VI, 4, 1139 b 34-35), où l'exégète chrétien d'Aristote trouve le fait que nous ne possédons pas de connaissance intuitive des principes universels servant de point de départ au syllogisme, mais que nous en sommes réduits à les obtenir par induction, parfaitement en accord avec le thème biblique de la déchéance, à la fois corporelle et intellectuelle, subie par la nature humaine à cause du péché originel – la récurrence du thème du dualisme anthropologique contribue ici à préserver, malgré le changement de source, l'unité du développement. Suite à ces vicissitudes, l'homme a besoin, afin de recouvrer sa perfection première, d'une double science: l'une pour remédier aux manques ayant affecté sa nature corporelle – il s'agit de la mécanique (comprenons les arts mécaniques) –, l'autre pour remédier à ceux ayant affecté sa nature spirituelle – il s'agit de la science libérale[19].

Dans l'échelle des sciences, les arts mécaniques occupent cependant le degré le plus bas, et cela non pas uniquement à cause du caractère «mondain» de leur objet spécifique, mais aussi, et surtout, parce qu'en raison de leur fonction restauratrice du corps humain ils ne représentent que la première étape du processus de retour de

18. J'y reviendrai d'ailleurs au passage dans une étude ultérieure sur les classifications du savoir.

19. Pour le thème de la science comme palliatif ou remède, voir Lambert Marie de RIJK, «Some Notes on the Twelfth Century Topic of the Three (Four) Human Evils and of Science, Virtue and Techniques as Their Remedies», *Vivarium* 5 (1967), pp. 8-15; et DAHAN, *Les classifications du savoir aux XII^e et XIII^e siècles*, pp. 20-21.

l'homme vers son Créateur[20]. Souscrivant (§ 12) à une étymologie erronée qui dérivait le terme *mechanica* du grec μοιχός (homme adultère)[21], notre auteur-compilateur suggère même que les arts mécaniques (dont le septénaire traditionnel est ici subdivisé, à la suite d'Olivier le Breton[22], en architectonique et usuels) sont adultérins, puisqu'ils naissent dans l'âme lorsqu'elle se détourne de son objet propre – les réalités intelligibles – pour se mettre au service du corps, donc de la matière.

Inversement, la science libérale tire sa valeur, de même que son nom, du fait qu'elle libère l'homme des préoccupations terrestres et insuffle en lui l'amour des réalités célestes (§ 13)[23]. Inégales dans la hiérarchie du savoir, la science mécanique et la science libérale sont aussi incompatibles: elles ne peuvent, en effet, subsister simultanément dans un même sujet. Cette façon de voir trouverait appui, selon *Vt testatur Aristotiles*, chez Avicenne, où on lirait: «celui qui est bon sur la place publique est tout à fait mauvais dans les études, et inversement, puisqu'une vertu écarte l'autre et la retarde» – en réalité, seule la seconde partie de cette citation se retrouve, à ce que je sache, dans les œuvres d'Avicenne connues des Latins[24]. Le pseudo-Augustin *De l'esprit et de l'âme* – que notre auteur-compilateur appelle ensuite à la barre en le considérant, à l'instar de tous ses contemporains, comme un écrit authentique de l'évêque d'Hippone – va dans le même sens en affirmant que l'âme doit se détourner du monde extérieur pour s'unir intérieurement aux réalités spirituelles afin de se souvenir du passé et de prévoir l'avenir[25]. Ces remarques dépréciatives au sujet du monde sensible et des arts mécaniques qui s'y rapportent nous invitent à ne pas accepter sans réserve la thèse – énoncée naguère par Jacques Le Goff dans un petit ouvrage par ailleurs fort brillant[26] – selon laquelle les universitaires du XIII[e] siècle se seraient sentis solidaires des autres corps de métiers œuvrant alors au sein du chantier urbain. En fait, tout semble indiquer que les *Magistri* de l'époque se soient plutôt considérés comme formant une aristocratie de l'esprit vouée essentiellement à l'enseignement libéral, tout à fait distincte de la classe des artisans et parfaitement étrangère à leurs

20. Voir à ce sujet George OVITT, «The Status of the Mechanical Arts in Medieval Classifications of Learning», *Viator* 14 (1983), p. 95. Au sujet des arts mécaniques au Moyen Âge, on consultera avec profit: Franco ALESSIO, «La filosofia e le "*artes mechanicæ*" nel secolo XII», *Studi medievali* 6, 1 (1965), pp. 71-161 et Peter STERNAGEL, *Die artes mechanicæ im Mittelalter. Begriffs- und Bedeutungsgeschichte bis zum Ende des 13. Jahrhunderts* (Münchener historische Studien, Abteilung mittelalterliche Geschichte, Band II), Kallmünz, Verlag Michæl Lassleben, 1966.

21. Cf. Luce GIARD, «Logique et système du savoir selon Hugues de Saint-Victor», *Thalès* 16 (1979-1981), p. 16; et Marie-Dominique CHENU, «Arts 'mécaniques' et œuvres serviles», *Revue des sciences philosophiques et théologiques* 29 (1940), pp. 313-315.

22. Voir ci-dessous l'apparat de l'édition, n. 36.

23. Cf. ARNOUL DE PROVENCE, *Diuisio scientiarum*, éd. Lafleur, p. 316, 217-221: «Quant à la philosophie libérale, elle est ainsi appelée ou bien parce qu'elle libère l'homme des soucis des choses terrestres et l'élève vers l'amour des choses célestes, ou bien parce que dans l'Antiquité les fils des gens libres étaient formés en vue de la pratiquer, ou bien parce que, à cause de son excellence et de sa noblesse, ceux qui l'enseignaient et leurs élèves étaient exemptés des taxes et des impôts des princes» (Ma traduction).

24. Voir ci-dessous la n. 38 de l'apparat de l'édition.

25. Cf. *ibid.*, n. 39.

26. Jacques LE GOFF, *Les intellectuels au Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1957 (deuxième édition 1985), pp. 68-69 et *passim*.

activités «mécaniques» – sauf, éventuellement, pour en fixer à la baisse la valeur épistémologique[27].

Mettant à l'écart pour de bon les arts mécaniques, notre opuscule se concentre (§ 14) sur la science libérale, qu'il divise d'abord – sous l'égide d'Avicenne et de sa théorie de la double perfection de l'âme («connaître le vrai et rechercher le bien») – en pratique et en spéculative.

C'est ensuite seulement (§ 15) que notre texte semble se souvenir d'Aristote et du passage bien connu du deuxième livre de sa *Métaphysique* (II, 1, 993 b 19-21) qui a, dès l'Antiquité, grandement contribué à répandre cette «division dualiste»[28] du savoir (au sens large d'ἐπιστήμη, de διάνοια ou de φιλοσοφία) – et cela en marge de la tripartition, probablement plus conforme à la pensée véritable du Stagirite, en θεωρητική, πρακτική et ποιητική exposée par le philosophe lui-même en plusieurs autres endroits de son œuvre (par exemple: *Top.*, VI, 6, 145 a 15; VIII, 1, 157 a 10; *Eth. Nic.*, VI, 2, 1139 a 27; *Met.*, VI, 1, 1025 b 25 et XI, 7, 1064 a 16-18). Tel qu'on peut la lire aujourd'hui dans les manuscrits qui nous l'ont préservée, l'introduction à la philosophie *Vt testatur Aristotiles* s'interrompt brusquement après avoir mentionné la division postaristotélicienne de la science pratique en «monostique»[29], économique et politique.

À en juger par ses sources, notre opuscule devait se terminer à l'origine par la bipartition de la science spéculative en «science des choses» et «science des signes»: la première désignant les trois philosophies théorétiques d'Aristote (naturelle, mathématique et divine); la seconde étant synonyme de *triuium* (grammaire, logique et rhétorique). Mais celui qui, probablement à la fin des années 1260, constitua le recueil du ms. Oxford, Corpus Christi College 283 n'a pas jugé essentiel de faire copier au long ces considérations plus techniques et d'ailleurs archiconnues de tous les artiens – surtout que plusieurs autres textes dudit recueil les exposaient déjà en détail.

Finalement, la remarque qui forme le § 16 doit être le fait non pas de notre auteur-compilateur, mais plutôt celui de l'organisateur du recueil. Elle nous confirme que, selon ce dernier, *Vt testatur Aristotiles* était bel et bien une *philosophia*, c'est-à-dire une introduction à la philosophie. Enfin, elle nous laisse également entendre, en disant «celui qui possède cette 'philosophie' *peut s'appliquer à son propos*», que notre opuscule a été intégré au présent recueil comme un modèle propre à être imité, dans

27. Le maître ès arts anonyme auteur de l'introduction à la philosophie *Secundum'quod testatur Ysaac*, composée vers 1250, écrit par exemple: «De mechanica nichil ad *nos* set ad *laycos*» (ms. Brugge, Stedelijke Openbare Bibliotheek 496, f. 79va; l'italique est de moi).

28. Jean PÉPIN, *Théologie cosmique et théologie chrétienne*, Paris, Presses universitaires de France, 1964, p. 344.

29. Telle est bien la graphie coutumière chez les maîtres ès arts et qu'appuyait une étymologie alors courante: cf. ARNOUL DE PROVENCE, *Diuisio scientiarum*, éd. Lafleur, p. 335, 521-522: «monostica, dicta a *monos*, quod est 'unum', et *ycos*, 'scientia', quasi de regimine unius, scilicet sui ipsius». Malgré ce qui peut en sembler d'après l'orthographe (malheureusement normalisée) de nombreuses éditions, la forme *monastica* est tout à fait exceptionnelle dans les manuscrits du XIII^{e} ou du XIV^{e} siècle.

la rédaction de son prologue, par un auteur s'apprêtant à écrire un ouvrage plus considérable[30].

III. CONCLUSION

Après l'examen du contenu d'*Vt testatur Aristotiles*, on peut répondre par l'affirmative à la question formulée à la fin de l'introduction de la présente étude. En effet, bien qu'essentiellement constitué par la juxtaposition de morceaux empruntés à diverses sources, notre opuscule n'est pas dépourvu pour autant d'unité thématique et n'en véhicule pas moins un «message», puisque toute la trame de son développement se ramène à une vibrante apologie de la connaissance – *scientia* et *philosophia* confondues. Le cas – limite pourrait-on dire – d'*Vt testatur Aristotiles* est même particulièrement révélateur de l'intention de celui qui a monté le recueil d'introductions à la philosophie qu'on retrouve dans le ms. Oxford, Corpus Christi College 283: il ne s'agissait pas tant pour lui de fournir des informations précises relatives à l'architectonique du savoir que de réunir une série de textes dont le dénominateur commun était l'exaltation de la rationalité. Cette hypothèse est confirmée par le fait que même les traités plus élaborés composant ce recueil – à l'exception, qui confirme la règle, de l'introduction *Philosophica disciplina* – s'y retrouvent plus ou moins incomplets, seules étant toujours intégralement préservées leurs parties consacrées à la louange de la philosophie. Tel est le sort, entre autres, de la *Philosophia* d'Aubry de Reims – couvrant les ff. 149^{rb}-151ra du ms. 283 – qui s'arrête abruptement après la présentation de la philosophie naturelle alors qu'une division des mathématiques et de la métaphysique avait été annoncée[31]. Dans une section de sa préface intitulée «La personnalité d'Aubry: l'enthousiasme philosophique», son récent éditeur écrit[32]:

> Ce qui donne à la *Philosophia* d'Aubry un cachet personnel, ce qui en fait l'intérêt pour nous, c'est l'état d'esprit qu'elle révèle et qui annonce déjà Boèce de Dacie. Aubry est passionné de son métier, il croit qu'il n'y a rien de plus beau au monde que la philosophie. Certes, bien avant lui, un Alain de Lille, un Jean de Salisbury avaient fait de la philosophie de magnifiques éloges. Mais la philosophie qu'ils louaient, c'était la philosophie chrétienne, et si haut que leurs éloges la portent, c'était à une place toujours subalterne. Aubry, lui, loue la philosophie des philosophes et il la porte si haut qu'au-dessus d'elle, il ne semble plus y avoir place pour rien. [...] L'éloge de la philosophie tel que le fait Aubry évoque irrésistiblement les propositions que l'évêque de Paris Étienne Tempier condamnera le 7 mars 1277: Proposition 40 «Quod non est excellentior status quam uacare philosophie»; et Proposition 154 «Quod sapientes mundi sunt philosophi tantum»:

30. En effet, la majorité des commentaires sur l'*Isagoge* de Porphyre était alors précédée d'une semblable introduction à la philosophie. Dans le même ordre d'idée, on songe immédiatement au prologue élaboré du commentaire d'Adénulfe d'Anagni sur les *Topiques* d'Aristote ou bien à la *Diuisio scientie* de Jean de Dacie, écrite en guise d'introduction à son traité de grammaire. C'est sans nul doute à des œuvres de ce genre que doit renvoyer le «propos» dont il est ici question.

31. Cf. éd. Gauthier, p. 48, 404 (avec la note correspondante de l'apparat des variantes).

32. GAUTHIER, *Notes sur Siger de Brabant*, pp. 17-18.

il n'y a pas de meilleur métier que le métier de philosophe, car les sages de ce monde sont les philosophes, et eux seuls.

Ces remarques pourraient s'appliquer mot pour mot à *Vt testatur Aristotiles*, où l'on retrouve une ferveur identique pour la rationalité «scientifique» et philosophique, ainsi que le même syllogisme implicite pour en justifier la valeur: «Majeure: l'homme est créé pour aimer le Souverain bien, le posséder et en jouir; Mineure: or, la philosophie fait merveille pour disposer l'homme à cet amour et à cette jouissance; Conclusion: donc, l'homme doit aimer par dessus tout la philosophie»[33]. À l'instar d'Aubry, notre auteur-compilateur, qui s'appuie exclusivement sur des sources proprement philosophiques, qualifie la connaissance rationnelle de «suprême noblesse en cette vie» et lui confère une telle efficace pour le salut de l'âme humaine que, sans nier explicitement la foi et la théologie, il les rend en pratique vraiment superflues. Ce faisant, notre texte «évoque irrésistiblement», lui aussi, les propositions 40 et 154 de la condamnation de 1277: thèses particulièrement irritantes pour les théologiens et véritablement inquiétantes pour les autorités ecclésiastiques – dans le classement méthodique de P. Mandonnet, elles portent d'ailleurs, à juste titre, les numéros 1 et 2, sous la rubrique «Errores in philosophia. *De natura philosophiæ*»[34]. Mais, contrairement aux maîtres ès arts soupçonnés, après les condamnations d'Étienne Tempier, d'avoir soutenu des propositions non conformes à la foi et forcés pour s'en défendre d'opérer les subtiles distinctions d'où naîtra l'équivoque théorie de la «double vérité», notre auteur-compilateur, tout comme Aubry de Reims qui écrivait vers 1265, parle sans prendre aucune précaution et laisse libre cours à l'expression naïve de son enthousiasme – *Vt testatur Aristotiles* date donc fort probablement d'avant 1270, tout en étant postérieur à 1265 puisqu'il dépend de la *Philosophia* du maître rémois[35].

Dans son petit traité – contemporain ou légèrement postérieur à la condamnation de 1270[36] – intitulé *Du bien suprême* (ou, selon d'autres manuscrits[37], *De la vie exemplaire des philosophes*), Boèce de Dacie témoignera du même enthousiasme pour la philosophie en recourant principalement, avec une bonne intelligence de leur doctrine, à Averroès et Aristote – d'où les étiquettes d'«averroïsme latin» ou d'«aristotélisme hétérodoxe» qu'on lui a souvent appliquées. Le contraste est grand, dans cette variation sur un même thème, avec l'introduction à la philosophie *Vt testatur Aristotiles*, dont, malgré son incipit, la dette envers Aristote se réduit pratiquement à quelques emprunts dénaturés – Averroès étant, pour sa part, complètement négligé. Bien qu'il faille évidemment tenir compte de l'envergure inégale des auteurs, je crois

33. *Id.*, p. 17.

34. *Siger de Brabant et l'averroïsme latin au XIII^e siècle*, T. II, p. 176.

35. Sans parler du fait qu'il a également pour source *Felix nimium*, opuscule qui dépend lui aussi de la *Philosophia* d'Aubry. Autre indice de postériorité: la mention au § 1 d'un ouvrage d'Aristote intitulé *De **naturis** animalium* témoigne peut-être, par sa forme plurielle, d'une vague connaissance de l'existence de la traduction – divisée en cinq parties – des livres sur les animaux achevée à Thèbes par Guillaume de Moerbeke en 1260 (cf. LAFLEUR, *Quatre introductions*, p. 128), mais que Siger de Brabant et Aubry de Reims semblent encore ignorer vers 1265 (cf. GAUTHIER, *Notes sur Siger de Brabant*, p. 7).

36. *Boethii Daci Opera*, T. VI, pars II, Opuscula, éd. Niels Jørgen GREEN-PEDERSEN (Corpus Philosophorum Danicorum Medii Aevi), Hauniæ, Grad, 1976, pp. XLVII-XLVIII.

37. *Op. cit.*, p. XLVII.

néanmoins – et ce pourrait être l'une des conclusions les plus originales de la présente étude – que la «manière» de notre opuscule est caractéristique du philosophisme des années 1230-1260, qui s'abreuve surtout, pour sa weltanschauung, aux sources de l'augustinisme et du néo-platonisme juif ou chrétien – l'«empirisme» du Stagirite mis en relief par l'herméneutique rigoureuse de son Commentateur n'y jouant encore qu'un rôle mitigé, malgré le fait que dans un domaine plus technique comme la logique le Philosophe règne depuis longtemps déjà en maître incontesté.

Toutefois, dès cette étape de son développement, l'«idéologie» des artiens était devenue suspecte aux yeux des gardiens de l'orthodoxie religieuse. Non pas que dans leur exaltation de la «science» les maîtres ès arts de l'époque aient fait montre de quelque forme que ce soit d'agnosticisme – leur vision du monde parfaitement théocentrée valorisait, en effet, le spirituel au détriment du matériel (ou, pour employer une terminologie ultérieure, dévalorisait le phénoménal au profit du nouménal) –, mais plutôt parce que ces intellectuels nouveau genre semblaient suggérer, dans le cadre même du christianisme, que, par-delà la foi, il existait pour l'élite spéculative, et pour elle seule, une science supérieure – la philosophie – capable d'acheminer l'âme au Dieu Trine et de l'unir à Lui dans un amour parfait (la foi ne représentant plus, dans ces conditions, qu'un point de départ pour le savant et qu'un ersatz de connaissance pour la masse inculte)[38]. Nul doute que ce rationalisme mystique et envahissant, qui remettait au moins implicitement en cause le rôle ancillaire de la philosophie (*philosophia ancilla theologiæ*) accepté depuis toujours dans l'Occident chrétien, n'ait contribué à créer le climat de tension ayant préludé aux condamnations d'Étienne Tempier – lors de ses promulgations, l'évêque de Paris s'en souviendra et ne manquera pas d'y faire allusion, à côté de thèses «aristotéliciennes» ou «averroïstes» hétérodoxes comme l'éternité du monde et l'unicité de l'intellect[39].

IV. *RATIO EDENDI*

En terminant, il faut préciser quelles sont les normes de la présente édition, de même que les principes qui leur sont sous-jacents.

38. Comme l'écrit GAUTHIER (*Notes sur Siger de Brabant*, p. 20) au sujet de Boèce de Dacie: «Si le philosophe connaît et aime Dieu, qu'aura de plus le saint, et si sans philosophie il n'y a pas de vie droite, quelle vie mènera la bonne vieille dont les théologiens assurent qu'elle peut être meilleure que les savants?»

39. Dans son rapport d'évaluation du manuscrit du présent article, un lecteur anonyme a très bien résumé l'essentiel des développements qui précèdent lorsqu'il écrit: «Une des leçons importantes d'*Vt testatur Aristotiles* [...] est que cette attitude 'philosophiste' ne s'y identifie pas expressément à l'aristotélisme, encore moins à l'averroïsme, ce qui suggère que les fameuses condamnations des années 1270-1277 visaient peut-être quelque chose de moins étroit doctrinalement que ce qu'on a souvent laissé entendre.» (Puisse-t-il avoir raison quand il ajoute: «C'est là une hypothèse du plus grand intérêt sur le plan de l'histoire des idées.»!). Évidemment, il existe plusieurs autres introductions à la philosophie antérieures à 1270 qui mettent bien davantage à profit Aristote et Averroès, mais aucune d'entre elles ne possède un prologue d'inspiration strictement aristotélicienne ou averroïste. Elles participent plutôt d'un univers doctrinal complexe où chacune des traditions – grecque, latine, juive et arabe – ont laissé leur empreinte: fait frappant, toutefois, les thèmes néo-platoniciens y occupent toujours une place centrale et constituent pour ainsi dire l'expression la plus naturelle de la philosophie ultime de ces *Magistri*.

Ainsi qu'on l'a mentionné précédemment, l'introduction à la philosophie *Vt testatur Aristotiles* nous a été préservée par les mss Oxford, Corpus Christi College 243 et 283. Toutefois, étant donné que, pour la section concernée, le premier de ces manuscrits n'est – rappelons-le[40] – qu'une copie médiate du second, seul compte en définitive le ms. 283. C'est donc le texte de ce témoin que reproduit l'édition, sauf aux endroits où il était manifestement fautif. Le plus souvent les corrections apportées à ses leçons s'appuient sur la source du passage concerné. Chacune des interventions effectuées sur le ms. 283 est notée dans l'apparat[41], alors que les variantes individuelles du ms. 243 – dépourvues d'intérêt critique – sont passées sous silence par souci d'économie d'espace.

L'annotation qui accompagne l'édition précise, en outre, les sources – ultimes et immédiates – d'*Vt testatur Aristotiles*. Y sont également mentionnés les lieux parallèles, qu'on rencontre principalement dans d'autres introductions à la philosophie issues de la Faculté des arts de l'Université de Paris au XIII[e] siècle. Par ailleurs, toutes les fois qu'une citation présente dans notre opuscule se retrouve sous forme d'adage dans les *Auctoritates Aristotelis*, j'ai fait référence à ce florilège médiéval, qui, certes, lui est un peu postérieur, mais qui s'appuie néanmoins sur des recueils de citations plus anciens semblables à ceux que devait utiliser notre compilateur anonyme.

Comme une édition critique se doit de respecter l'ancrage historique d'un texte, on a suivi ici l'orthographe médiévale du ms. Oxford, Corpus Christi College 283, sans la «normaliser» arbitrairement. On ne s'étonnera donc pas de l'absence de diphtongues ou de la présence de formes – surprenantes pour nous, mais alors courantes – comme *Aristotiles*, *Bœtius*, *Ysaac*, *equm*, *inequm*, *gramatica*, *methaphisica*, *monostica*, *prosequtio*, *rethorica*, *yconomica*, *ymago*, etc.

Toutefois, la ponctuation des manuscrits différant grandement de nos usages modernes – celle du ms. Oxford, Corpus Christi College 283 ne faisant pas exception à la règle –, j'ai opté, afin de faciliter l'intelligence du texte, pour une ponctuation forte qui charpente la phrase et en fait ressortir les articulations logiques.

De même, l'emploi des majuscules n'étant pas systématique dans les manuscrits, c'est moi qui en ai mis une: (1) en tête de toute nouvelle phrase; (2) au début d'une citation non intégrée dans la phrase et, par conséquent, précédée d'un double point; (3) à tous les noms propres – incluant le mot *Deus* –, ainsi qu'aux mots devenus propres par antonomase – par exemple, *Altissimus* ou *Creator* pour désigner Dieu; (4) au premier mot des titres d'ouvrages.

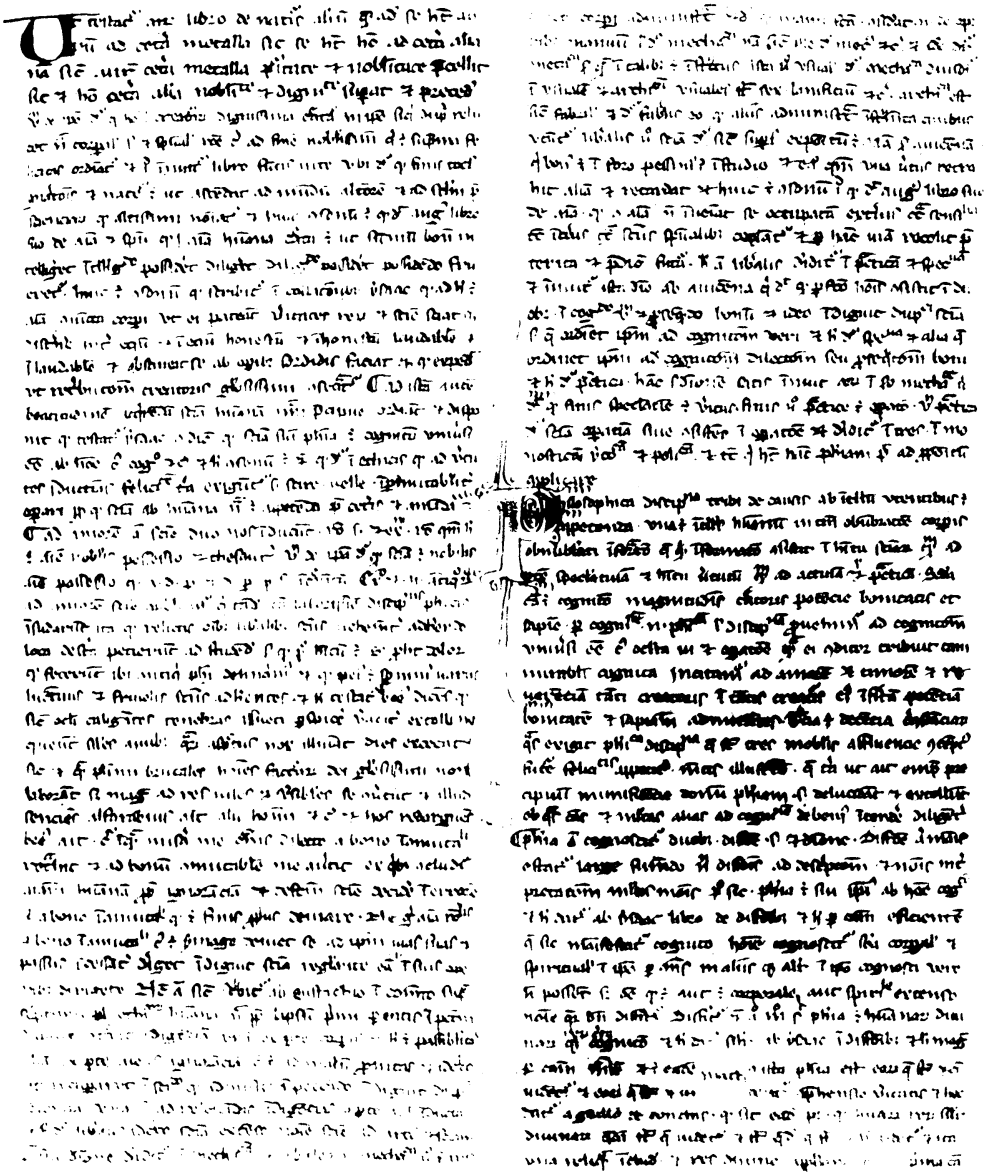
Dans le texte de l'édition, l'italique n'a été utilisé que pour les titres de livres. Par ailleurs, on a réservé les guillemets pour les citations littérales ou presque littérales. Toutes les suppléantes sont insérées entre crochets obliques ⟨ ⟩. Quant aux crochets droits [ ], ils indiquent que, selon l'éditeur, un passage doit être retranché.

40. Voir ci-dessus n. 4.

41. Voici la signification des abréviations utilisées dans la notation des variantes: le ou les manuscrits sont indiqués par *cod./codd.* (= *codex/codices*); les exponctuations par *exp.* (= *expunxit*); les corrections de l'éditeur par *scr.* (= *scripsi*); les passages retranchés par *secl.* (= *secludi*); les mots écrits dans l'interligne par *sup. lin.* (= *supra lineam*); les suppléantes par *suppl.* (= *suppleui*).

Comme les manuscrits ne fournissent pas de titre à notre introduction à la philosophie, j'ai cru bon de la nommer – ainsi qu'il est courant en pareil cas – d'après son incipit. La division du texte en paragraphes est de moi. Il en va de même pour les titres des sections, qui ont par conséquent été insérés entre crochets obliques.

Dans l'index qui complète la présente édition, on trouve, d'abord, les noms de personnes et d'auteurs – ces derniers étant suivis, le cas échéant, de la mention de leurs œuvres citées – et, ensuite, la liste des mots remarquables. Le premier chiffre renvoie au paragraphe, le second à la ligne du paragraphe. Le nombre d'occurrences de chaque mot est indiqué entre crochets droits [ ].



Ms. Oxford, Corpus Christi College 283, f. 153r

L'introduction à la philosophie *Vt testatur Aristotiles* et le début de l'opuscule *Philosophica disciplina*

⟨PHILOSOPHIA : *VT TESTATVR ARISTOTILES*⟩[1]

⟨PROLOGVS⟩

(f. 153[ra]) (§ 1) Vt testatur Aristotiles[2], libro *De naturis animalium*, quemadmodum se habet aurum ad cetera metalla, sic se habet homo ad cetera animalia. Nam, sicut aurum cetera metalla puritate et nobilitate precellit, sic et homo cetera animalia nobilitate et dignitate superat et precedit. Vnde de ipso dicitur quod homo est creaturarum dignissima creatura[3], in ipso siquidem duplex relucet natura, corporalis scilicet et spiritualis, ratione cuius ad finem nobilissimum, qui est suprema felicitas, ordinatur.

(§ 2) Et[4] illud innuitur libro *Fontis uite*[5], ubi dicitur quod finis totius generationis et nature est ut ascendat ad mundum altiorem et ad seculum prescientiarum – quod ⟨sapientia⟩[6] Altissimi nominatur.

---

1. *Codd.* Oxford, Corpus Christi College 283 (f. 153[ra-rb]) et 243 (f. 6[rb-vb]). On notera que, dans l'apparat critique, la mention du ms. 283 a préséance sur celle du ms. 243 (voir ci-dessus la section [*Ratio edendi*] consacrée aux principes et aux normes de l'édition). Les numéros de folio insérés entre parenthèses dans le texte renvoient au ms. Corpus Christi College 283, qui a servi de manuscrit de base pour la présente édition.
2. Comme l'indique Jacqueline Hamesse (*Les Auctoritates Aristotelis, un florilège médiéval. Étude historique et édition critique*, Louvain, Publications universitaires/Paris, Béatrice-Nauwelaerts, 1974, p. 209, n° 4 [avec la note]), cet adage, qui remonte ultimement à Aristote (*Historia animalium*, I, 7, 491 a 20-21), se retrouve, dans une formulation assez semblable, chez Albert le Grand (*De animalibus*, Lib. I, Tract. II, 1, édition Auguste Borgnet, Paris, Vivès, 1891, T. XI, p. 28b). Cf. HAMESSE, *Les Auctoritates Aristotelis, loc. cit.*: «Sicut omnia metalla et omnia frusta auri et argenti ad aurum mundissimum manifestantur, ita dispositiones omnium animalium manifestantur, cum ad hominem comparantur». – *De naturis animalium*: sur ce titre hybride – qui révèle peut-être une certaine connaissance de la traduction gréco-latine des livres d'Aristote sur les animaux complétée à Thèbes en 1260 par Guillaume de Moerbeke, tout en rappelant la traduction arabo-latine de Michel Scot, intitulée *De animalibus*, achevée avant 1220 – et son rôle dans la datation d'*Vt testatur Aristotiles*, voir, ci-dessus, la note 36 de la préface à l'édition.
3. Cf. ARISTOTE, *Historia animalium*, I, 7, 491 a 22-23; et HAMESSE, *Les Auctoritates Aristotelis*, p. 209, n° 3: «Nobilissimum et altissimum apud nos, notius et magis fixum animal est homo».
4. Le contenu des §§ 2-4 se retrouve, mais configuré différemment, dans l'introduction à la philosophie *Vt ait Tullius*. Le renvoi au *Fons uite* (d'Avicebron) et la citation alléguée du pseudépigraphe augustinien *De spiritu et anima* apparaissent, dans le même ordre que dans notre opuscule, chez Aubry de Reims.
5. Cf. AVICEBRON, *Fons uitæ*, I, 2, édition Clemens Bæumker, *Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters,* Münster, Aschendorff, 1892, Band I, Heft 2, Fasciculus 1, p. 4, 23 - p. 5, 4. L'expression «*seculum prescientiarum*» vient d'Algazel (*Philosophia prima*, Pars II, Tract. V, Cap. 10, édition Muckle, dans J.T. MUCKLE, *Algazel's Metaphysics, a Mediæval Translation*, Toronto, St. Michael's College, 1933, p. 196, 4). Bien que cette adaptation de l'ouvrage d'Avicebron puisse se lire tout à la fois dans *Vt ait Tullius* et chez Aubry de Reims, plusieurs indices montrent que c'est la *Philosophia* de ce dernier qui est la source immédiate de notre opuscule: cf. Anonyme, *Vt ait Tullius* (ms. Paris, Bibliothèque Nationale, nouvelles acquisitions latines 1374, f. 11[vb]): «Cui consonat ac libri Fontis uite dicens quod *fons* totius generationis *hominis* est ut ad mundum (*scr.*] modum *cod.*) altiorem (ad *exp.*) ascendat, id est ad seculum (*scr.*] solium *cod.*) prescientiarum *ualeat deuenire*»; AUBRY DE REIMS, *Philosophia*, édition Gauthier, dans René Antoine GAUTHIER, «Notes sur Siger de Brabant. II. Siger en 1272-1275; Aubry de Reims et la scission des Normands», *Revue des sciences philosophiques et théologiques* 68 (1984), p. 30, 28-30: «Nam in libro Fontis uite scribitur quod *finis* tocius generationis est *et nature* ut ascendat ad mundum altiorem, et "seculum prescienciarum", *quod sapiencia altissimi nuncupatur*» (L'italique fait ressortir les leçons qui éloignent *Vt ait Tullius* de notre texte et celles qui rapprochent Aubry de Reims de ce dernier).
6. sapientia *suppl. cum Aubrico Remensi* (*cf. adnotationem præcedentem*).

(§ 3) Et huic consonum est quod dicit Augustinus[7] libro suo *De anima et spiritu* quod «anima humana creata est ut summum bonum intelligeret, intelligendo[8] diligeret, diligendo possideret, possidendo frueretur».

(§ 4) Huic est consonum quod scribitur in *Collationibus* Ysaac[9] quod ad hoc est anima coniuncta corpori ut ei pateant ueritates rerum et scientie sciatque discernere inter equm et inequm, honestum et inhonestum, laudabile et inlaudabile et abstineat se ab operibus sordidis faciatque quod expedit ut retributionem Creatoris gloriosissimi consequatur.

(§ 5) Ad istam autem beatitudinem acquirendam scientia humanam naturam precipue ordinat et disponit[10]. Quod testatur Ysaac[11] cum dicit quod scientia, siue philo-

---

7. En fait, ce passage remonte ultimement à Pierre Lombard, *Sententiæ in IV libris distinctæ*, Lib. II, Dist. 1, Cap. 4, édition PP. Collegii S. Bonauenturæ ad Claras Aquas, Grottaferrata (Romæ), Editiones Collegii S. Bonaventuræ ad Claras Aquas, 1971, T. I, *pars* II, p. 332, 10-14: «1. Quare rationalis creatura facta sit. Et quia non ualet eius beatitudinis particeps exsistere aliquis nisi per intelligentiam, quæ quanto magis intelligitur, tanto plenius habetur, fecit Deus rationalem creaturam, quæ summum bonum intelligeret, et intelligendo amaret, et amando possideret, et possidendo frueretur». Au XIII[e] siècle, cet adage avait cours chez les théologiens: cf. JEAN DE LA ROCHELLE, *Summa de anima*, édition Teofilo Domenichelli, Prato, Giachetti, 1882, p. 126: «Et ideo, in secundo Sententiarum, finis rationalis creaturæ quantum ad participationem summæ bonitatis, assignatur duobus modis; uno «modo», sic facta est rationalis creatura, primo ut intelligeret summam bonitatem, et intelligendo amaret, et amandó possideret, possidendo frueretur; alio modo, sic facta est, ut laudaret, seruiret, frueretur ipsa scilicet summa bonitate». Il se retrouve, avec la référence (fautive) à Augustin, dans *Vt ait Tullius* et dans la *Philosophia* d'Aubry de Reims, dont l'influence conjuguée se fait sentir sur *Vt testatur Aristotiles*: Anonyme, *Vt ait Tullius* (ms. Paris, B.N., nouv. acq. lat. 1374, f. 11[va-vb]): «Hoc enim perfectio est anime et speculum quo mediante quilibet suum intelligit et diligit Creatorem; quod testatur Augustinus in libro suo De anima: ad hoc, inquit, fuit creata anima ut summum bonum intelligeret, intelligendo diligeret, diligendo possideret, possidendo glorificaretur»; AUBRY DE REIMS, *Philosophia*, éd. Gauthier, p. 30, 30-33: «Hanc igitur maiorem unam constituamus, quam senciens Augustinus libro suo De anima et spiritu dicit: Ad hoc creata est natura humana ut summum bonum diligeret, diligendo possideret, possidendo frueretur».

8. intelligendo] possideret *exp. cod.* 283.

9. ISAAC ISRAÉLI, *Liber de definicionibus*, édition J.T. Muckle, *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge* 12-13 (1937-1938): rédaction longue, p. 302, 7-12 et p. 304, 14-22; rédaction courte, p. 329 et pp. 330-331. Cf. Anonyme, *Vt ait Tullius* (ms. Paris, B.N., nouv. acq. lat. 1374, f. 11[vb]): «Cui etiam consonat Ysaac in suis Collationibus ita dicens ad hoc est anima unita uel annexa corpori ut ei ueritates appareant quod inter equm et inequm, bonum malum, laudabile et inlaudabile sciat discernere quod expedit faciendo».

10. Cf. AUBRY DE REIMS, *Philosophia*, éd. Gauthier, p. 30, 33-35: «Ad hanc autem beatitudinem acquirendam philosophia naturam humanam mirabiliter ordinat et disponit». À partir d'ici (§ 5) jusqu'au § 9 inclusivement, l'opuscule du maître rémois devient la principale source immédiate d'*Vt testatur Aristotiles.*

11. Cette citation, fréquente chez les maîtres ès arts, est en fait une adaptation d'un passage de la *Métaphysique* d'Algazel (Pars I, Preposicio 1, éd. Muckle, p. 1, 26 - p. 2, 12): «Sine dubio igitur *cognitio* sapiencie diuiditur in duo; quorum unum est quod facit scire disposiciones nostrorum operum et uocatur *sciencia actiua*; cuius utilitas est cognoscere per eam maneries accionum agendarum, per quas proueniant utilia nobis in hoc mundo, et certificatur nostra *spes de uita eterna*. Alterum est quo cognoscuntur disposiciones omnium que sunt; ad hoc ut *describatur in animabus nostris forma uniuersi esse* secundum ordinem suum sicut describitur forma uisibilis in speculo; huiusmodi autem *descripcio in nostris animabus* est perfeccio ipsarum, quoniam aptitudo anime ad recipiendum ea proprietas est ipsius anime. Vnde *describi ea in anima, in presenti quidem est summa nobilitas et in futuro causa felicitatis* sicut in sequentibus ostendetur, et hec dicitur *sciencia theorica*» (L'italique est de moi). Comme dans *Vt testatur Aristotiles*, on lit *cognitio uniuersi esse* dans les *Accessus philosophorum* (édités dans Claude LAFLEUR, *Quatre introductions à la philosophie au XIII[e] siècle. Textes critiques et étude historique*, Montréal, Institut d'études médiévales/Paris, Vrin, 1988, p. 181, 23), dans la *Philosophia* d'Henri le Breton, dans *Vt ait Tullius* et dans *Cum summum in uita solacium*. [HENRI LE BRETON, *Philosophia* (ms. Oxford, Corpus Christi College 283, f. 147[rb]): «Philosophia est cognitio uniuersi esse in anima – in presenti uita summa nobilitas, in futuro spes felicitatis eterne»;

sophia, est cognitio uniuersi esse ab homine, cuius cognitio, etc. Et huic[12] consonum est etiam quod dicitur in *Ethicis*[13] quod ad uirtutes inductiuas felicitatem tria exiguntur, scilicet scire, uelle, impermutabiliter operari. Propter quod scientia ab humana natura est appetenda pre ceteris et amanda[14].

(§ 6) Ad amorem autem scientie duo nos inducunt, ratio scilicet et exemplum: ratio[15], quoniam hec est anime nobilis possessio et thesaurus – unde de ipsa dicitur quod scientia est «nobilis anime possessio que auarum dedignatur possessorem et distributa per partes suscipit incrementum»[16]; exemplo et enim Antiquorum ad amorem

Anonyme, *Vt ait Tullius* (ms. Paris, B.N., nouv. acq. lat. 1374, f.12ra): «Alio modo diffinitur philosophia sic: Philosophia est cognitio uniuersi esse, cuius cognitio in presenti uita summa nobilitas et secundum cognita operari, spes est et causa felicitatis eterne»; Anonyme, *Cum summum in uita solacium* (ms. Oxford, Merton College 261, f. 67rb): «Adhuc etiam diffinitur sic: Philosophia est cognitio uniuersi esse».] En revanche, on trouve *descriptio uniuersi esse* chez Aubry de Reims (*Philosophia*, éd. Gauthier, p. 38, 214-216), chez Jean de Dacie (*Diuisio scientie*, édition Alfred Otto, *Corpus philosophorum Danicorum medii ævi*, T. I, Vol. I, Pars I, Hauniæ, Gad, 1955, p. 8, 1-4), ainsi que dans le prologue anonyme *Secundum quod testatur Ysaac* (ms. Brugge, Stedelijke Openbare Bibliotheek 496, f. 79ra): «Tertia diffinitio est: Philosophia est descriptio uniuersi esse in anima, cuius cognitio in presenti uita est summa nobilitas secundum cognita operari, in futuro uero spes de futuro eterna».

12. huic *scr. cum cod.* 243] hoc *cod.* 283.

13. ARISTOTE, *Ethica Nicomachea*, II, 3, 1105 a 31-33; *transl. antiquissima siue 'Vetus'*, *Aristoteles Latinus*, T. XXVI, Fasciculus 2, p. 10, 20-22: «prius quidem si sciens; deinde si uolens propter hec; tercium autem si firme et inmutabiliter habens, operatur». La traduction de Robert Grosseteste et sa version révisée ont «*eligens*» au lieu de «*uolens*» et «*inmobiliter*» au lieu d' «*inmutabiliter*» (cf. *Aristoteles Latinus*, T. XXVI, Fasciculus 3, p. 168, 3-4 et *ibid.*, Fasciculus 4, p. 400, 26-27). L'auteur-compilateur anonyme d'*Vt testatur Aristotiles* reproduit ici un adage qui, chez Aubry de Reims, fait immédiatement suite à la formule par laquelle s'ouvre le présent paragraphe (§ 5): cf. AUBRY DE REIMS, *Philosophia*, éd. Gauthier, p. 30, 35 - p. 31, 37: «Hanc minorem senciens Aristotiles in Ethicis dicit quod ad uirtutem, inductiuam felicitatis, tria requiruntur, scire scilicet, uelle et inpermutabiliter operari».

14. Pour ce morceau, *Vt testatur Aristotiles* continue à s'appuyer sur Aubry: cf. AUBRY DE REIMS, *Philosophia*, éd. Gauthier, p. 31, 43-44: «Propter quod a fine recte concluditur quod philosophia est humano generi appetenda pre ceteris et amanda».

15. Cf. AUBRY DE REIMS, *Philosophia*, éd. Gauthier, p. 30, 28-29: «Ad eius (*sc.* scientia) nichilominus appetitum ratione aut exemplo compellimur. Ratione [...]». L'incitation à la philosophie par l'exemple des philosophes anciens se trouve également chez Aubry: voir ci-dessous la note 17.

16. Cette définition composite (Alain de Lille, *De planctu naturæ* [XII, éd. Nikolaus M. Häring, *Studi Medievali*, serie terza 19, 2 (1978), p. 856, 126-132] amalgamé à l'*Anticlaudianus* [VII, 235-241, éd. R. Bossuat, Paris, Vrin, 1955, pp. 163-164] du même auteur) est déjà citée dans le *Liber introductorius* de Michel Scot comme définition de la science – ainsi font d'ailleurs plusieurs maîtres ès arts (l'auteur anonyme du présent opuscule, Roger Bacon [*Summulæ dialectices, Prœmium*, éd. Alain de Libera, *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge* 53 (1986), p. 171, §3], Arnoul de Provence [*Diuisio scientiarum*, éd. Lafleur, dans LAFLEUR, *Quatre introductions*, pp. 313-314, 181-184], Olivier le Breton [voir ci-dessous], Jean de Dacie [*Diuisio scientie*, éd. Otto, p. 10, 8-10], etc.), quoique d'autres en fassent plutôt une définition de la philosophie, par exemple: Henri le Breton [voir ci-dessous], Aubry de Reims [*Philosophia*, éd. Gauthier, pp. 39-40, 228-230] et l'auteur anonyme de *Secundum quod testatur Ysaac* [voir ci-dessous] – et attribuée à Sénèque dans la Glose à l'*Anticlaudianus* de Guillaume d'Auxerre: cf. GAUTHIER, *Notes sur Siger de Brabant*, pp. 39-40, *app. fontium*, 228-230; LAFLEUR, *Quatre introductions*, pp. 313-314, *app. fontium*, 181-184. HENRI LE BRETON, *Philosophia* (ms. Oxford, C.C.C. 283, f. 147rb): «Tertio modo diffinitur philosophia sic: Philosophia est nobilis animi possessio que auarum dedignatur possessorem et que, nisi publicetur, elabitur, que pluribus distributa suscipit incrementum»; Anonyme, *Secundum quod testatur Ysaac* (ms. Brugge, Sted. Op. Bibl. 496, f. 79ra): «Quarta diffinitio est: Philosophia est nobilis possessio anime, que auarum dedignatur possessorem et distributa per partes suscipit incrementum». OLIVIER LE BRETON, *Philosophia* (mss Oxford, Corpus Christi College 243 [f. 3rb] et 283 [f. 151va]): «Alio modo diffinitur communiter sic: Scientia est nobilis animi etc.»; Anonyme, *Vt ait Tullius* (ms. B.N., nouv. acq. lat. 1374, f. 12ra): «Scientia uero diffinitur sic ab Anselmo (*lege* Alano) in libro De plantu nature: Scientia est thesaurus nobilis nulli thesauro comparabilis que nec igne conburitur nec latronibus rapitur

scientie compellimur, qui tandem tam laborissime disciplinis philosophicis insudarunt, ita quod, relictis omnibus, liberalibus scientiis uehementer adherendo loca deserta petierunt ad studendum[17], secundum quod primo habitum est[18].

(§ 7) Set, proht dolor, quod fecerunt ibi antiqui philosophi delinquimus et, quod peius est, spernimus, uariis lucratiuis et friuolis scientiis adherentes[19].

(§ 8) Et hoc testatur Boetius[20] dicens quod sicut «oculi caligantes tenebris assueti ad perspiciendum[21] ueraciter extolli nequeunt, – similes auibus quarum aspectus nox illuminat, dies excecat» –, sic et quamplurimi brutales homines in cognitione scientiarum[22] Dei gloriosissimi non laborant, set magis ad res uiles et sensibiles se conuertunt.

(§ 9) Et illud sentiens Alfarabius[23] ait: Alii hominum, etc. Et hos redarguens Bœtius[24] ait: Cur, inquam, misera me carnis dilectio a bono incommutabili retrahit et ad bonum commutabile me conuertit?

---

nec tineis uel uermibus demollitur. Alibi diffinitur sic: Scientia est nobilis animi possessio, etc.». – On retrouve dans *Vt testatur Aristotiles* l'expression «*distributa per partes*» qui caractérise la formulation d'Arnoul de Provence, mais pas son inversion des membres de la définition. Enfin, il faut signaler que, sauf pour le terme «*philosophia*» au lieu de «*scientia*», la formulation de *Secundum quod testatur Ysaac* est identique à celle du présent opuscule.

17. Après une brève incise, notre compilateur reprend Aubry de Reims pour modèle en développant maintenant le thème de l'incitation à la connaissance scientifique par l'exemple des philosophes anciens (*Philosophia*, éd. Gauthier, p. 31, 46-49): «Exemplis etiam Antiquorum ad eius (*sc.* scientie) amorem rapimur, qui tandem tam laboriose disciplinis philosophicis desudarunt, ita quod, relictis omnibus aliis, liberalibus scienciis uehementer adherendo loca deserta petierunt ad studendum». L'opuscule anonyme *Felix nimium*, quant à lui, élabore une glose à partir de ce même passage d'Aubry: «Felix nimium prior etas contenta fidelibus aruis nec inherti perdita luxu, que tot et tantis laboribus disciplinis philosophicis insudauit ut secretum thesaurum philosophie nobis posteris aperiret. Cui consonat illud quod dicit Petronius: Priscis temporibus aput philosophos artes uiguerunt ingenue summumque tractatum fuit inter eos ne quid lateret seculis profuturum. Omnium herbarum succos cognouit Democritus et, ne uirgultorum lapidumque lateret potestas, inter studia etatem consumpsit et in excellentissimi montis cacumine consenuit ut nec ipsum motus celi stellarumque lateret. [...] Legitur etiam de philosophis plurimis qui elegerunt loca in deserto ut possent studere et philosophando scientias inuenire» (ms. Oxford, C.C.C. 283, f. 148va).

18. Comme cette idée est ici formulée pour la première fois dans *Vt testatur Aristotiles*, le «primo» semble renvoyer à un texte précédant notre opuscule dans le recueil d'introductions à la philosophie du ms. Oxford, Corpus Christi College 283. On pourrait même préciser, sans grand risque d'erreur, que le morceau visé est le passage de la *Philosophia* d'Aubry de Reims cité à la note précédente.

19. Cf. Anonyme, *Felix nimium* (ms. Oxford, C.C.C. 283, f. 148va): «Set proht dolor, nos Moderni uino uiciisque submersi quod fecerunt Antiqui delinquimus, immo, quod peius est, spernimus neque peritas artes audemus inuadere, set tantum accumulantes uitia docemus». Mais, en fait, c'est Aubry de Reims (*Philosophia*, éd. Gauthier, p. 33, 104-107) qui constitue la source immédiate de *Felix nimium* aussi bien que d'*Vt testatur Aristotiles*.

20. Boèce, *Philosophiæ consolatio*, IV, *pros.* 4, 27; édition Ludwig Bieler (Corpus Christianorum, series Latina, T. XCIV), Turnholti, Brepols, 1957, p. 75, 83-86; cf. Hamesse, *Les Auctoritates Aristotelis*, p. 292, n° 71. Tout ce passage est influencé par *Felix nimium* (ms. Oxford, C.C.C. 283, f. 148va): «Quod significat Bœtius ita dicens oculi caligantes tenebris assueti ad lumen perspicue ueritatis attolli nequeunt similes auibus quarum aspectus nox illuminat, dies excecat, sic etiam quamplurimi brutales homines in cognitione scientiarum Dei altissimi non laborant».

21. ad perspiciendum *scr.* | perspicere *codd.* 283 *et* 243.

22. in cognitione scientiarum *scr. cum 'Felix nimium' (cod. Oxford, C.C.C. 283, f. 148va)*] facturarum *codd.* 283 *et* 243.

23. Comme le fait remarquer R.A. Gauthier (Aubry de Reims, *Philosophia*, éd. Gauthier, p. 34, *app. fontium*, 112) «la citation était alors si connue qu'un scribe pouvait juger inutile de la transcrire en entier», comme c'est le cas ici et dans *Felix nimium* (ms. Oxford, C.C.C. 283, f. 148va): «Et hoc sentiens Alfarabius ait:

(§ 10) Ex quibus concluditur[25] animam humanam propter ignorantiam et defectum scientie decidere in errorem et a bono incommutabili, quod est finis proprius, deuiare. Ne igitur anima rationalis a bono incommutabili cuius est ymago deuiet set ut[26] ad ipsum uias suas et passus incessanter diriget, indiguit scientia regulante eam, id est[27] in suis operibus dirigente.

⟨DIVISIO SCIENTIE⟩

(§ 11) Nunc[28] autem, sicut scribitur ab Eustachio in Comento supra septimum[29] *Ethicorum*, humana natura propter lapsum primi parentis in peccatum duplicem contraxit indigentiam, unam ex parte corporis, et hec est passibilitas, aliam ex parte anime, scilicet ignorantiam, que est ad malum pronitas. Et idcirco ut recuperaret in

---

Alii hominum periculis (*lege* pecuniis), etc.». On la retrouve toutefois au long dans la *Philosophia* d'Aubry de Reims (éd. Gauthier, p. 34, 112-116): «De quibus conqueritur Alfarabius dicens quod alii hominum pecuniis secularibus inhiantes, alii carnalibus desideriis intendentes, alii potencia et nobilitate sanguinis confidentes, alii fortunas que in mundo accidunt expectantes, alii torpore mentis et pernicie languentes, sciencias negligunt et ad motus illicitos se conuertunt». Mais cette citation ne se retrouve pas dans les traductions latines d'al-Fârâbî qui ont été éditées. Cependant la référence de l'auteur de *Felix nimium* et d'Aubry n'est pas nécessairement fausse, car «les recherches entreprises depuis plus de 40 ans ont montré que nous avons perdu beaucoup des textes latins d'Alfarabi dont disposaient les érudits du XIII[e] siècle. [...] Il est donc possible que le texte cité par Aubry soit [...] à ajouter au dossier des textes perdus de l'Alfarabi latin» (GAUTHIER, *Notes sur Siger de Brabant*, pp. 16-17).

24. Je n'ai pu repérer cette citation dans les œuvres authentiques de Boèce, non plus que dans le pseudépigraphe *De disciplina scolarium*. La paternité boécienne de ce texte est également alléguée par d'autres maîtres ès arts: cf. OLIVIER LE BRETON, *Philosophia*: «Inde Bœtius conqueritur dicens: Cur inquam (unquam *codd.*) misera tue carnis dilectio te a bono impermutabili retrahit et ad bonum permutabile te conuertit?» (mss Oxford, C.C.C. 243 [f. 3[ra]] et 283 [f. 151[rb]]); Anonyme, *Felix nimium* (ms. Oxford, C.C.C. 283, f. 148[va]): «Hos redarguens Bœtius in quadam prosa ait: Cur, inquam (unquam *cod.*), misera tue carnis dilectio te a bono impermutabili retrahit et ad bonum permutabile te conuertit?».

25. Cf. Anonyme, *Felix nimium* (ms. Oxford, Corpus Christi College 283, f. 148[vb]): «Ex quibus euidenter concluditur quod ab humana natura quamplurimum est amanda et pre ceteris omnibus appetenda».

26. set ut *scr.*] se *codd.* 283 *et* 243.

27. id est *sup. lin. cod.* 283.

28. À partir d'ici (§ 11) jusqu'au § 15, *Vt testatur Aristotiles* reproduit, avec à peine quelques altérations, une partie substantielle de *Felix nimium* (ms. Oxford, C.C.C. 283, ff. 148[vb]-149[ra]) qui n'est elle-même, pour l'essentiel, qu'une abréviation de la section qu'*Vt ait Tullius* consacre à la division des sciences (ms. Paris, B.N., nouv. acq. lat. 1374, f. 12[rb-vb]).

29. Il s'agit en fait du commentaire sur le sixième livre (le renvoi erroné au septième livre vient de *Felix nimium* [voir ci-dessous]): Eustrate, *Commentarium in Eth. Nic.*, VI, 4, 1139 b 34-35 (*Commentaria in Aristotelem Græca*, T. XX, p. 297, 16 - p. 298, 4); *transl. Roberti Grosseteste*, ms. Paris, B.N., lat. 16582, f. 166[ra]: «Et non est omnino nouum quod dicitur neque primi plasmationi hominis inconsonum. Perfectus enim a principio homo a conditore formatus est [...] ordinem illum et legem quam ex creatore assumpsit transgressus [...] propter hoc et a propria exidit perfectione et generationi subcubuit et corruptioni, et intellectualis ipsi oculus grauatus est et conuelatus grossiori carne». Cf. Anonyme, *Felix nimium* (ms. Oxford, C.C.C. 283, f. 148[vb]): «Nunc autem, sicut scribitur ab Eustrachio in comento supra.VII. *Ethicorum*, humana natura propter lapsum primi hominis in peccatum duplicem contraxit indigentiam, unam a parte corporis, et hec est passibilitas, et aliam a parte anime, et hec est ignorantia seu ad malum pronitas»; Anonyme, *Vt ait Tullius* (ms. Paris, B.N., nouv. acq. lat. 1374, f. 12[rb]): «Huiusmodi autem diuisionis apparet necessitas per Commentatorem supra librum Ethicorum qui dicit quod propter lapsum primi hominis in peccatum genus humanum duplicem currit indigentiam, unam a parte corporis, qui dicitur passibilitas a frigore et calore, aliam a parte anime, que dicitur ignorantia et ad malum pro⟨m⟩ptitas». Plusieurs autres maîtres ès arts citent aussi, souvent assez librement, ce passage d'Eustrate: cf. ARNOUL DE PROVENCE, *Diuisio scientiarum*, éd. Lafleur, p. 302, 76-82 (avec l'apparat des sources).

sciendo quod amiserat[30] in peccando, indiguit duplici scientia, una scilicet ad releuandas indigentias ⟨a parte corporis inductas, et dicitur mechanica, et alia ad releuandas indigentias⟩[31] a parte anime inductas, et hec dicitur liberalis. Idcirco scientia – extenso nomine scientie ad artem et scientiam – prima sui diuisione diuiditur in mechanicam et liberalem.

⟨SCIENTIA MECHANICA⟩

(§ 12) Mechanica uero est ars (f. 153^{rb}) que necessaria corpori administrat, et dicitur quasi 'manu facta'[32]: considerat enim de operibus manuum. Vel dicitur mechanica: nam sicut ille dicitur mecus, etc[33]. Et ideo dicitur mecanica secundum quam in talibus est instructus[34]. [Ista uero usualis dicitur.][35] Mechanica diuiditur in usualem et architectonicam: usuales sunt sex, lanificium, etc.; architectonica est sicut fabrilis, et dicitur fabrilis eo quod aliis administrat instrumenta quibus utuntur[36].

⟨SCIENTIA LIBERALIS⟩

(§ 13) Liberalis uero scientia dicitur sicut superius[37] expositum est. Nam secundum Auicennam qui bonus est in foro pessimus est in studio, et econuerso, quoniam una

30. amiserat *scr.*] admisit *cod.* 283 *et 'Felix nimium' (cf. infra adnotationem 32)* amisit *cod.* 243 admiserat *'Vt ait Tullius' (cf. infra adnotationem 32).*

31. a... indigentias *suppl. cum 'Felix nimium' (cf. adnotationem sequentem)*] *hom. om. codd.* 283 *et* 243.

32. Et (§ 11)... facta (§ 12): Cf. Anonyme, *Felix nimium* (ms. Oxford, C.C.C. 283, f. 148^{vb}): «Et ut recuperet in sciendo quod a[d]misit in peccando, indiguit duplici scientia, una ad releuandas indigentias ex parte corporis, et dicitur mechanica, et alia ad releuandas indigentias a parte anime, et hec dicitur liberalis. Et ideo scientia, extenso nomine scientie, diuiditur in mechanica et liberalem. Et dicitur mechanica quasi 'manu facta' [...]»; Anonyme, *Vt ait Tullius* (ms. Paris, B.N., nouv. acq. lat. 1374, f. 12^{rb}): «Et ideo genus humanum duplici indiguit scientia ut recuperaret in sciendo quod a[d]miserat in pecando: una quidem ad miserias corporis releuandas, et hec dicitur mecanica; alia uero ad miserias anime releuandas, et hec dicitur liberalis. Ex quo apparet quod, extenso nomine philosophie, philosophia diuiditur in mecanicam et liberalem. Ars uero mecanica dicitur quasi 'manu facta' [...]».

33. Le scribe a abrégé cette explication bien connue, qui se lit au long: «(Vel dicitur mechanica, quia) sicut ille dicitur mechus qui ad alienum thorum se conuertit, sic intellectus dicitur mechus qui ad ista inferiora fallibilia se conuertit» (Anonyme, *Felix nimium*, ms. Oxford, C.C.C. 283, f. 148^{vb}). Cf. Anonyme, *Vt ait Tullius* (ms. Paris, B.N., nouv. acq. lat. 1374, f. 12^{rb}): «Vel mecanica dicitur quia sicut mecus dicitur ille qui ad alienam mulierem se conuertit, sic intelligens dicitur mecus uel mecatus quando ad talia se conuertit ad que se non debet conuertere. Hoc autem est se conuertere ad artes que non sunt ad eius perfectionem, set ad corporis indigentias repara⟨n⟩das».

34. Cf. Anonyme, *Felix nimium* (ms. Oxford, C.C.C. 283, f. 148^{vb}): «Et illa scientia que facit hoc dicitur mechanica».

35. Ista... dicitur *secl.*

36. Cf. Anonyme, *Felix nimium* (ms. Oxford, C.C.C. 283, f. 148^{vb}): «Et diuiditur mechanica in plures, sicut uisum est alibi»; Anonyme, *Vt ait Tullius* (ms. Paris, B.N., nouv. acq. lat. 1374, f. 12^{rb}): «Diuiditur autem mecanica scientia in sutoriam, pelliparam et sic de aliis; de quibus nichil ad presens». C'est ici *Vt testatur Aristotiles* qui, en s'appuyant sur Olivier le Breton, présente la division la plus détaillée: cf. OLIVIER LE BRETON, *Philosophia* (ms. Oxford, C.C.C. 283 [f. 151va] et 243 [f. 3va]): «Ista mechanica diuiditur in architectonicam et usualem. Ars fabrilis architectonica et magistra aliis dicitur, eo quod instrumentum quo utuntur fabricat et ministrat. Vsuales sunt sex: lanificium, uenatio, armatura, nauigatio, agricultura, medicina cirurgica».

37. *Supra* § 11. Cf. ARNOUL DE PROVENCE, *Diuisio scientiarum*, éd. Lafleur, p. 316, 217-221 + *app. fontium*, 214-221; Anonyme, *Felix nimium* (ms. Oxford, C.C.C. 283, f. 148^{vb}): «Liberalis uero dicitur uel quia liberi huiusmodi scientia antiquitus utebantur uel quia liberat hominem a sollicitudinibus et curis»; Anonyme,

uirtus retrahit aliam et retardat[38]. Et huic est consonum illud quod dicit Augustinus[39] libro suo *De anima* quod cum anima non inueniat se occupatam exterius circa sensibilia, tunc interius[40] scientiis spiritualibus copulatur et per hanc uiam recolit preterita et predicit futura.

(§ 14) Hec autem liberalis diuiditur in practicam et speculatiuam. Et innuitur ista diuisio ab Auicenna[41] qui dicit quod perfectio hominis consistit in duobus, in cognoscendo uerum et prosequendo bonum. Et ideo indiguit duplici scientia, scilicet que ordinet ipsum ad cognitionem ueri, et hec dicitur speculatiua, et alia que ordinet ipsum ad[42] dilectionem seu prosequtionem boni, et hec dicitur practica.

Vt ait Tullius (ms. Paris, B.N., nouv. acq. lat. 1374, f. 12va): «Liberalis uero scientia dicitur quia liberat hominem a solicitudinis et curis. [...] Vel dicitur liberalis quia liberi antiquitus utebantur et eorum filii solum solebant eam addiscere».

38. À ma connaissance, seule la seconde partie de cette citation («una uirtus retrahit aliam et retardat») trouve bien son correspondant dans l'*Auicenna Latinus* (*Liber de anima*, IV-V, V, 2 et V, 3 [éd. Simone Van Riet, Louvain, Éditions orientalistes/Leiden, Brill, 1968, p. 100, 68-69; p. 104, 24-26; p. 105, 33-35]: «Tu etiam scis quod causa huius est quod anima retrahitur ab una actione propter aliam»; «aliquæ uirtutum [...] retrahent eam [sc. animam humanam] a sua actione»; «Cum autem proficit anima et roboratur, sola per se operatur actiones suas absolute. Virtutes autem sensibiles et imaginatiuæ et ceteræ uirtutes corporales retrahunt eam a sua actione»; comme le note Gauthier [AUBRY DE REIMS, *Philosophia*, p. 31, *app. fontium*, 52], cet adage était devenu classique chez les maîtres ès arts). Encore une fois, *Vt testatur Aristotiles* se fait l'écho de *Felix nimium* qui attribue, à la suite d'*Vt ait Tullius*, les deux parties de la citation à Avicenne: «Nam secundum Auicennam qui bonus est in foro pessimus est in studio, et econuerso; nam una uirtus aliam retrahit a sua operatione» (ms. Oxford, C.C.C. 283, f. 148^{vb}); Anonyme, *Vt ait Tullius* (ms. Paris, B.N., nouv. acq. lat. 1374, f. 12va): «Et hoc est quod dicit Auicena quod qui bonus est in foro pessimus est in studio, et econuerso; nam una uirtus retrahit aliam, ut innuit philosophus».

39. Cf. Pseudo-Augustin, *De spiritu et anima*, 31, *Patrologia Latina*, T. XL, col. 801: «Idcirco ut homo sibi incognitus cognoscat se, magna opus habet consuetudine recedendi a sensibus, ut animum ad se colligat, et in se ipso retineat. His si quidem sensibus impeditur anima, ne cernere semet ipsam ualeat et Creatorem suum, quem sola et simplex sine istis oculis intueri debet». L'idée est développée tout au long du chapitre suivant (col. 801-802). *Vt testatur Aristotiles* adopte la formulation libre que *Felix nimium* (ms. Oxford, C.C.C. 283, f. 148^{vb}) a donnée de ce passage du *De spiritu et anima*: «Quod significat Augustinus in suo libro *De spiritu et anima*, ubi dicit cum anima inuenit se non occupatam exterius circa fallibilia, interius scientiis spiritualibus copulatur et per hanc uiam recolit preterita et predicit futura». On ne trouve rien de semblable dans *Vt ait Tullius*.

40. interius] circa *exp. cod.* 283.

41. Cf. AVICENNE, *Liber de philosophia prima siue scientia diuina*, I, 1 (éd. Simone Van Riet, Louvain, Peeters/Leiden, Brill, 1977, p. 1, 7 - p. 2, 19); et *Logique* (éd. Venise, 1508, f. 2^{ra-rb}; réimpression en fac-similé, Louvain, Édition de la bibliothèque S.J., 1961): «Dicimus quod intentio philosophie est comprehendere ueritatem omnium rerum quantum possibile est homini comprehendere. Res autem que sunt: aut habent esse non ex nostro arbitrio uel opere; uel habent esse ex nostro arbitrio et opere. Cognitio autem rerum primi membri uocatur philosophia speculatiua. Sed cognitio rerum secundi membri uocatur philosophia actiua. [...] Finis ergo philosophie speculatiue est cognitio ueritatis, finis uero philosophie practice est cognitio bonitatis». – Malgré la référence explicite à Avicenne, c'est *Vt ait Tullius*, tel qu'adapté par *Felix nimium*, qui demeure la source immédiate de notre opuscule pour tout ce paragraphe: Anonyme, *Felix nimium* (ms. Oxford, C.C.C. 283, f. 148^{vb}): «Ista uero liberalis scientia diuiditur in practicam et speculatiuam, et innuitur ista diuisio ab Auicenna. Dicit enim quod perfectio hominis consistit in duobus, scilicet in cognoscendo uerum et prosequendo seu diligendo bonum. Et secundum hoc indiguit duplici scientia, una que ordinaret ipsum ad cognitionem ueri, et hec dicitur speculatiua, et alia que ordinet ipsum ad dilectionem boni, et hec dicitur practica»; Anonyme, *Vt ait Tullius* (ms. Paris, B.N., nouv. acq. lat. 1374, f. 12va): «Diuiditur autem liberalis scientia in theoricam siue speculatiuam et practicam. Hanc autem diuisionem innuit Auicena in sua *Philosophia*, ubi dicit quod perfectio hominis est in quantum homo est in cogitando uerum et diligendo uel operando bonum. Secundum hoc ergo est quedam scientia que ordinat hominem ad cognitionem ueri, et hec dicitur speculatiua, quedam que ordinat hominem ad operandum bonum, et hoc dicitur practica – prasis enim idem est quod operatio».

42. ad] cognitionem *exp. cod.* 283.

(§ 15) Hanc[43] diuisionem satis innuit Aristotiles[44] in secundo *Methaphisice*, ubi dicit quod «finis speculatiue est ueritas, finis uero practice est operatio»; unde practica dicitur scientia operatiua siue consistens in operatione. Et diuiditur in tres, in monosticam, yconomicam et politicam[45].

⟨ ..... ⟩[46]

(§ 16) Et tunc qui habet hanc philosophiam potest ad propositum applicare[47].

---

43. Hanc| s *exp. cod.* 283.

44. ARISTOTE, *Metaphysica*, II, 1 (993 b 20-23); *transl. Michælis Scoti siue 'Noua'*, éd. Darms, dans AVERROES (Ibn Rushd), *In Aristotelis librum II (α) Metaphysicorum commentarius.* Die lateinische Übersetzung des Mittelalters auf handschriftlicher Grundlage mit Einleitung und problemgeschichtlicher Studie herausgegeben von Gion Darms, Freiburg, Paulus Verlag, 1966, p. 57, *textus* 3: «Finis enim scientiæ speculatiuæ est ueritas et finis scientiæ operatiuæ operatio. Operantes enim, licet considerant in eo quod agant, tamen non perscrutantur de causa propter se ipsam, sed respectu eius quod agunt» (cf. éd. Venise, 1562, Apud Iuntas, T. VIII, f. 29H, où on lit «*actio*» au lieu d'«*operatio*»). Comme le signale R.A. Gauthier (*Notes sur Siger de Brabant*, p. 43, *app. fontium*, 295), «le mot '*operatio*' [...] est propre à l'Arabo-latine: la *Vetus*, la *Media* et la *Moerbecana* ont '*opus*'»; il en va de même de la *Vetustissima*. Par ailleurs, le «*speculatiua*» de la *Vetustissima* et de l'Arabo-latine, devient «*theorica*» dans la *Vetus*, la *Media* et la *Moerbecana*. – Cf. HAMESSE, *Les Auctoritates Aristotelis*, p. 118, n° 39: «Finis scientiæ speculatiuæ ueritas est, practicæ uero opus». L'adage était commun chez les maîtres ès arts: cf. AUBRY DE REIMS, *Philosophia*, éd. Gauthier, p. 43, 294 - p. 44, 299: «Dicuntur autem speculatiue quarum finis est ueritas, ut uult Aristotiles II Methaphisice, in quibus non est operatio nisi per cognitionem. Dicuntur autem practice quarum finis est operatio, ut habetur ibidem, in quibus non est considerare uel consideratio nisi propter operationem»; OLIVIER LE BRETON, *Philosophia* (mss Oxford, C.C.C. 243 [f. 3^{va-vb}] et 283 [f. 151va]): «Adhuc differunt (*sc.* scientia practica et theorica) fine, quia finis practice est bonitas uel operatio, finis theorice ueritas uel speculatio. Vnde practica nomen grecum est, et dicitur a prasis, quod est operatio; theorica idem est quod speculatio»; Anonyme, *Vt ait Tullius* (ms. Paris, B.N., nouv. acq. lat. 1374, f. 12va): «Differt autem hoc practica a speculatiua [...] quia sicut dicit Aristotiles in primo *Noue methaphisice* finis speculatiue est ueritas, set finis practice est bonitas»; et *Felix nimium* (ms. Oxford, C.C.C. 283, f. 148^{vb}), dont dépend directement notre *Philosophia* anonyme: «Item, hec diuisio innuitur secundo *Methaphisice*, ubi dicitur quod speculatiue scientie finis est ueritas, practice uero operatio siue bonitas, unde dicitur praxis, quod est operatio: magis enim consistit in operando quam in cogitando».

45. Cette division tripartite de l'éthique en monostique, économique et politique est postaristotélicienne, on en trouve toutefois les germes chez Aristote lui-même (cf. *Eth. Nic.*, VI, 8 [1141 b 29-33] et 9 [1142 a 9-10]); pour des précisions sur l'histoire des termes *politica, economica, monostica* et leurs synonymes, voir Olga WEIJERS, «L'appellation des disciplines dans les classifications des sciences aux XII^{e} et XIII^{e} siècles», *Archivum Latinitatis Medii Aevi [Bulletin Du Cange]* 46-47 [1988], pp. 48-49). Notre introduction à la philosophie suit toujours *Felix nimium* [«Et diuiditur in tres, scilicet in monosticam, yconomicam et politicam» (ms. Oxford, C.C.C. 283, f. 148^{vb})], qui se fait encore ici l'écho d'*Vt ait Tullius* (ms. Paris, B.N., nouv. acq. lat. 1374, f. 12va): «Practica uero scientia diuiditur in monosticam, yconomicam et politicam».

46. L'opuscule *Vt testatur Aristotiles* a été amputé de sa fin, mais on peut se faire une idée assez précise de ce qu'elle devait être grâce à son modèle, *Felix nimium*, ms. Oxford, C.C.C. 283, ff. 148^{vb}-149ra: «Scientia uero speculatiua ⟨est⟩ que nec operatur bene uel male, set in qua est uerum uel falsum. Et hec diuiditur in scientiam de rebus et scientiam de signis; et innuitur ista diuisio ab Alfarabio in libro *De ortu scientiarum*. Scientia uero de rebus est triplex: naturalis, mathematica et diuina. Et innuitur ista diuisio. VI. *Philosophie prime*, ubi dicitur «modi essentiales philosophie sunt tres: naturalis, mathematicus et diuinus»; et secundo *Phisicorum* dicitur quod «triplex est negotium: naturale, mathematicum et diuinum». Naturalis uero scientia est de rebus motui et materie coniunctis ut sic sunt; mathematica est de rebus abstractis a motu et materia secundum considerationem, coniunctis tamen secundum esse; methaphisica uero uel diuina scientia est de rebus a motu et materia penitus separatis. Scientia uero de signis est sermocinalis scientia et hec diuiditur ⟨in tres partes, scilicet in gramaticam, logicam et rethoricam⟩» (*Felix nimium* s'achevant lui aussi incomplet, le dernier membre de phrase a été suppléé en se basant sur sa source, *Vt ait Tullius*, ms. Paris, B.N., nouv. acq. lat. 1374, f. 12^{vb}).

47. Cette dernière remarque, probablement ajoutée par le compilateur du recueil, laisse entendre que notre opuscule, considéré comme un modèle d'«introduction à la philosophie» – on disait alors une «*philosophia*» –, était destiné à servir de préambule à un ouvrage plus développé.

INDEX NOMINVM ET VERBORVM POTIORVM

Alfarabius 9, 1 [1].
Altissimus (*i.e.* Deus) 2, 3 [1].
Antiqui 6, 4 [1].
Aristotiles 1, 1; 15, 1 [2].
De naturis animalium 1, 1 [1].
Ethica (aut [liber] *Ethicorum*) 5, 4; 11, 1 [2].
Methaphisica 15, 1 [1].
Augustinus 3, 1; 13, 3 [2].
De anima et spiritu (aut *De anima*) 3, 1; 13, 3-4 [2].
Auicenna 13, 2; 14, 2 [2].
Bœtius 8, 1; 9, 1 [2].
Creator gloriosissimus 4, 4 [1].
Deus gloriosissimus 8, 4 [1].
Eustachius (*i.e.* Eustratius) 11, 1 [1].
Comentum supra septimum (*lege* **sextum**) *Ethicorum* 11, 1-2 [1].
Fons uite (Auicebronis) 2, 1 [1].
Ysaac 4, 1; 5, 2 [2].
Collationes 4, 1 [1].
abstinere 4, 3 [1].
acquirere 5, 1 [1].
adherere 6, 6; 7, 2 [2].
administrare 12, 1; 12, 6 [2].
aio 9, 1; 9, 2 [2].
altus 2, 2 [1].
amare 5, 6 [1].
amittere 11, 4 [1].
amor 6, 1; 6, 4 [2].
anima 6, 2; 6, 3; 11, 3; 11, 6; 13, 4; a. coniuncta corpori 4, 1-2; a. humana 3, 2; 10, 1; a. rationalis 10, 3 [9].
animal 1, 3 [1].
antiquus 7, 1 [1].
appetere 5, 5 [1].
applicare 16, 1 [1].
architectonica (*i.e.* ars) 12, 4; 12, 5 [2].
ars 11, 7; 12, 1 [2].
ascendere 2, 2 [1].
aspectus 8, 2 [1].
assuetus 8, 1 [1].
auarus 6, 3 [1].
auis 8, 2 [1].
aurum 1, 2; 1, 2 [2].
beatitudo 5, 1 [1].
bonum 14, 3; 14, 5; b. commutabile 9, 2; b. incommutabile 9, 2; 10, 2; 10, 3; summum b. 3, 2 [7].
bonus 13, 2 [1].
brutalis 8, 3 [1].
caligans 8, 1 [1].
caro 9, 2 [1].
cognitio 5, 3; c. scientiarum 8, 3; c. uniuersi esse 5, 3; c. ueri 14, 4 [4].
cognoscere 14, 2 [1].
commutabilis 9, 3 [1].
compellere 6, 4 [1].
concludere 10, 1 [1].
coniunctus 4, 2 [1].
consequi 4, 4 [1].
considerare 12, 2 [1].
consistere 14, 2; 15, 3 [2].
consonus 3, 1; 4, 1; 5, 3; 13, 3 [4].
contrahere 11, 2 [1].
conuertere 8, 4; 9, 3 [2].
copulare 13, 5 [1].
corporalis 1, 5 [1].
corpus 4, 2; 11, 3; 11, 5; 12, 1 [4].
creatura 1, 4; creaturarum dignissima c. 1, 4 [2].
creare 3, 2 [1].
decidere 10, 2 [1].
dedignare 6, 3 [1].
defectus scientie 10, 1 [1].
delinquere 7, 1 [1].
desertus 6, 6 [1].
deuiare 10, 2; 10, 3 [2].
dicere 1, 4; 2, 1; 3, 1; 5, 2; 5, 4; 6, 2; 8, 1; 11, 6; 11, 7; 12, 1; 12, 2; 12, 3; 12, 3; 12, 4; 12, 5; 13, 1; 13, 3; 14, 2; 14, 4; 14, 5; 15, 1; 15, 2 [22].
dies 8, 3 [1].
dignitas 1, 3 [1].
dignus 1, 4 [1].
dilectio d. boni 14, 4-5; carnis d. 9, 2 [2].
diligere 3, 2; 3, 2 [2].
dirigere 10, 4; 10, 4 [2].
discernere 4, 2 [1].
discipline philosophice 6, 5 [1].
disponere 5, 2 [1].
distributus 6, 3 [1].
diuidere 11, 8; 12, 4; 14, 1; 15, 3 [4].
diuisio 14, 1; 15, 1; prima sui d. 11, 8 [3].
dolor 7, 1 [1].
duplex 1, 5; 11, 2; 11, 5; 14, 3 [4].
economica *v.* yconomica
equm 4, 2 [1].

error 10, 2 [1].
esse (uniuersi e.) 5, 3 [1].
excecare 8, 3 [1].
exemplum 6, 1; e. Antiquorum 6, 4 [2].
exigere 5, 4 [1].
expedire 4, 4 [1].
exponere 13, 1 [1].
extendere 11, 7 [1].
exterius 13, 4 [1].
extollere 8, 2 [1].
fabrilis (*i.e.* ars) 12, 5; 12, 5 [2].
facere 4, 4; 7, 1; 12, 2 [3].
felicitas 5, 4; suprema f. 1, 6 [2].
finis f. nobilissimus 1, 5-6; f. practice 15, 2; f. proprius 10, 2; f. speculatiue 15, 2; f. totius generationis et nature 2, 1 [5].
forum 13, 2 [1].
friuolus 7, 2 [1].
frui 3, 3 [1].
futura 13, 5 [1].
generatio 2, 1 [1].
gloriosus 4, 4; 8, 4 [2].
habere 1, 1; 1, 2; 6, 7; 16, 1 [4].
homo 1, 2; 1, 3; 1, 4; 5, 3; 9, 1; 14, 2; quamplurimi brutales homines 8, 3 [7].
honestum 4, 3 [1].
humanus 3, 2; 5, 1; 5, 5; 10, 1; 11, 2 [5].
ignorantia 10, 1; 11, 4 [2].
illuminare 8, 3 [1].
imago *v.* ymago
impermutabiliter 5, 5 [1].
incessanter 10, 4 [1].
incommutabilis 9, 2; 10, 2; 10, 3 [3].
incrementum 6, 4 [1].
indigentia 11, 3; indigentie a parte corporis inducte 11, 5-6; indigentie a parte anime inducte 11, 6 [3].
indigere 10, 4; 11, 5; 14, 3 [3].
inducere 6, 1 [1].
inductiuus 5, 4 [1].
inductus 11, 6; 11, 6 [2].
inequm 4, 3 [1].
inhonestum 4, 3 [1].
inlaudabile 4, 3 [1].
innuere 2, 1; 14, 1; 15, 1 [3].
inquam 9, 2 [1].
instruere 12, 3 [1].
instrumentum 12, 6 [1].
insudare 6, 5 [1].
intelligere 3, 2; 3, 2 [2].
interius 13, 4 [1].
inuenire 13, 4 [1].
laborare 8, 4 [1].
laborissime (*pro* laboriosissime) 6, 5 [1].
lanificium 12, 5 [1].
lapsus primi parentis in peccatum 11, 2 [1].
laudabile 4, 3 [1].
liber 1, 1; 2, 1; 3, 1; 13, 3 [4].
liberalis (*i.e.* scientia) 11, 8; 13, 1; 14, 1 [3].
liberalis 6, 5; 11, 7 [2].
loca deserta (*neuter pro masculino*) 6, 6 [1].
lucratiuus 7, 2 [1].
malum 11, 4 [1].
malus 7, 1; 13, 2 [2].
manus 12, 2; manu facta 12, 2 [2].
mechanica (*i.e.* scientia *uel* ars) 11, 8; 12, 1; 12, 4 [3].
mechanicus 11, 6; 12, 2; 12, 3 [3].
mecus (*i.e.* **μοιχός**) 12, 3 [1].
metallum 1, 2; 1, 3 [2].
miser 9, 2 [1].
monostica (*i.e.* scientia) 15, 3 [1].
mundus altior 2, 2 [1].
natura 2, 1; n. corporalis et spiritualis 1, 5; humana n. 5, 1; 5, 5; 11, 2 [5].
necessaria 12, 1 [1].
nequire 8, 2 [1].
nobilis 1, 6; 6, 2; 6, 3 [3].
nobilitas 1, 3; 1, 3 [2].
nomen 11, 7 [1].
nominare 2, 3 [1].
nox 8, 2 [1].
occupatus 13, 4 [1].
oculus 8, 1 [1].
operari 5, 5 [1].
operatio 15, 2; 15, 3 [2].
operatiuus 15, 3 [1].
opus 10, 4; opera manuum 12, 2; opera sordida 4, 3 [3].
ordinare 1, 6; 5, 2; 14, 3; 14, 4 [4].
parens (primus p.) 11, 2 [1].
pars 6, 3; a parte anime 11, 6; a parte corporis 11, 5; ex parte anime 11, 3; ex parte corporis 11, 3 [5].
passibilitas 11, 3 [1].
passus 10, 4 [1].
patere 4, 2 [1].
peccare 11, 5 [1].
peccatum 11, 2 [1].
perfectio hominis 14, 2 [1].
perspicere 8, 2 [1].
petere 6, 6 [1].
philosophia 5, 2; 16, 1 [2].
philosophicus 6, 5 [1].
philosophi (antiqui p.) 7, 1 [1].
politica (*i.e.* scientia) 15, 4 [1].
posse 16, 1 [1].
possessio (nobilis anime p.) 6, 2; 6, 3 [2].

possessor (auarus p.) 6, 3 [1].
possidere 3, 3; 3, 3 [2].
practica (*i.e.* scientia) 14, 1; 15, 2; 15, 2 [3].
practicus 14, 5 [1].
precedere 1, 4 [1].
precellere 1, 3 [1].
predicere 13, 5 [1].
prescientia 2, 2 [1].
preterita 13, 5 [1].
proht 7, 1 [1].
pronitas (ad malum p.) 11, 4 [1].
propositum 16, 1 [1].
proprius 10, 2 [1].
prosequi 14, 3 [1].
prosequtio boni 14, 5 [1].
puritas 1, 3 [1].
ratio 1, 5; 6, 1; 6, 1 [3].
rationalis 10, 3 [1].
recolere 13, 5 [1].
recuperare 11, 4 [1].
redarguere 9, 1 [1].
regulare 10, 4 [1].
releuare 11, 5; 11, 6 [2].
relictus 6, 5 [1].
relucere 1, 5 [1].
res 4, 2; res uiles et sensibiles 8, 4 [2].
retardare 13, 3 [1].
retrahere 9, 2; 13, 3 [2].
retributio Creatoris gloriosissimi 4, 4 [1].
sapientia Altissimi 2, 2 [1].
scientia 4, 2; 5, 1; 5, 2; 5, 5; 6, 1; 6, 2; 6, 4; 8, 3; 10, 1; 10, 4; 11, 7; 11, 7; 11, 7; 13, 1; duplex s. 11, 5; 14, 3; s. operatiua siue consistens in operatione 15, 3; scientie liberales 6, 5-6; scientie spirituales 13, 5; uarie lucratiue et friuole scientie 7, 2 [20].
scire 4, 2; 5, 4; 11, 4 [3].
scribere 4, 1; 11, 1 [2].
seculum prescientiarum 2, 2 [1].
sensibilia 13, 4 [1].
sensibilis 8, 4 [1].
sentire 9, 1 [1].
similis 8, 2 [1].
sordidus 4, 3 [1].
speculatiua (*i.e.* scientia) 14, 1; 15, 2 [2].
speculatiuus 14, 4 [1].
spernere 7, 2 [1].
spiritualis 1, 5; 13, 5 [2].
studere 6, 6 [1].
studium 13, 2 [1].
summus 3, 2 [1].
superare 1, 3 [1].
supremus 1, 6 [1].
suscipere 6, 3 [1].
tenebre 8, 1 [1].
testari 1, 1; 5, 2; 8, 1 [3].
thesaurus 6, 2 [1].
uarius 7, 2 [1].
uehementer 6, 6 [1].
uelle 5, 4 [1].
ueraciter 8, 2 [1].
ueritas 15, 2; u. rerum et scientie 4, 2 [2].
uerum 14, 2; 14, 4 [2].
uia 10, 3; 13, 5 [2].
uilis 8, 4 [1].
uirtus 13, 2; uirtutes inductiue felicitatem 5, 4 [2].
uniuersum 5, 3 [1].
usualis (*i.e.* ars) 12, 4; 12, 4 [2].
usualis 12, 4 [1].
uti 12, 6 [1].
yconomica (*i.e.* scientia) 15, 4 [1].
ymago 10, 3 [1].